

## UN AUTRE 20<sup>ème</sup> SIECLE

### Première guerre mondiale.

#### Un désastre total.

Le Morbihan vit 108 000 de ses fils mobilisés pour aller au front, et lors du recensement des décédés et disparus, rédigé en octobre 1919, c'est à un total de 21 581 noms auquel on arrive. Quelques rectifications ultérieures amèneront au chiffre de 25 000 « morts pour la France », qui seront inscrits sur les monuments commémoratifs de nos cités.

Selon le chiffre de 1919, on observe que ce fut le monde agricole qui représenta la plus grande part des tués, 13 801 noms de cultivateurs ou domestiques agricoles, et 245 journaliers sont écrits sur ces monuments. Puis ce sont les marins, pêche et commerce, au nombre de 906.

Ce sont donc près de 70 % des tués qui sont issus du secteur « primaire », agriculture et mer, suivis par toutes les professions : 293 manœuvres, 152 employés de commerce, 366 menuisiers, 163 étudiants et 91 instituteurs ou professeurs, 128 sabotiers, 125 « sans métiers », soit tous ceux qui formaient les « forces vives » de la nation.

Le recensement de 1919 donne les noms des 139 métiers de l'époque, parmi lesquels on note ceux de « Blatier, Brossier, Corroyeurs à tanneur, Mouleur, Pelletier, Résinier, Sortisseur... ».

#### Sarzeau en guerre.

Sarzeau compta 1236 mobilisés, dont 1067 nés à Sarzeau et 169 en dehors. Cela concerna les « classes » allant de 1887, et de façon plus importante à celles de 1893 à 1919, pour une moyenne annuelle de 40 à 55 personnes, qui, paradoxalement, sera aussi le nombre moyen de tués pour Sarzeau, chaque année du conflit de 1914 à 1918. De ce nombre de mobilisés, 226 seront reconnus « morts pour la France », dont 177 nés à Sarzeau et 49 qui ne l'étaient pas mais y habitaient.

Par « quartier », on décompte 17 morts pour Penvins, 23 à Brillac, 20 pour le secteur de Suscinio, 19 pour celui de St Jacques et 39 à St Colombier ; 11 au Logeo, 17 pour St Martin, et 33 pour le centre bourg de Sarzeau.

L'essentiel de ces appelés venait des « quartiers » hors du bourg de Sarzeau, seuls 33 étaient issus du centre « ville ». Ceci conforte le fait que pratiquement tous étaient issus du monde « paysan », sans doute autant de langue bretonne que française. La différenciation du nombre de tués par « quartier » est essentiellement due à la superficie de chacun et à la présence ou non d'un ou plusieurs hameaux s'y trouvant.

Le parcours familial et militaire de chacun d'entre eux permet une analyse assez précise de la population de Sarzeau durant le conflit. Celui de l'un des mobilisés de la commune, Louis-Marie Abreuveux, est caractéristique de l'époque et de ce qu'était la vie de nombre de jeunes de ce début de siècle, surtout pour ceux qui, fournissant une main-d'œuvre à de nombreux agriculteurs de la presqu'île ou allant à Paris trouver du travail, relevaient de l'assistance publique.

*« Louis-Marie Abreuveux, né le 19 janvier 1888 à Kerfraval (Sarzeau), est le fils d'Henri, marin puis « journalier », né en 1843, lui-même fils de Jean-Napoléon né en 1811 (facteur rural), natif de Vannes qui en 1841 avait épousé Pélagie Perticy, native du Palais (Belle-Ile), elle-même ayant ses parents d'origines Belle-Iloises, son père y était douanier.*

*La mère de Louis-Marie Abreuveux, Marie-François Le Floch, native de Sarzeau, est issue de familles venant de Surzur, du Hézo, de Theix. Elle décédera le 17 février 1893, le même jour que sa fille Marie-Vincente, née le 9 février 1893. Louis-Marie a six frères et sœurs, dont deux décéderont encore*

*enfants. A noter que tous les enfants, masculin ou féminin, portent comme prénom, celui de Marie. Pour une raison non évoquée, son père est déchu de ses droits civiques en 1893, (y-avait-il un rapport avec la mort de sa femme et de sa fille la même année ?) si bien que la fratrie se retrouve « pupille de l'assistance publique ». Louis-Marie, comme sans doute ses frères et sœurs, est alors ballotté de familles en familles d'accueil, pour travailler à la ferme, moyennant quelques gages dès ses 13 ans. Mobilisée en 1908, il rejoint son régiment colonial à Brest, puis est affecté au 10<sup>ème</sup> RIC au Tonkin, avant d'être libéré en janvier 1913.*

*Date à laquelle il part travailler à Paris où il épouse à Draveil, en avril 1914, Aline Argentine Bobelin, dont il eut un fils, Robert Louis, né en octobre 1916. Lequel fils sera fait prisonnier de guerre en 1940. Louis-Marie, remobilisé le 14 septembre 1914, participe aux combats en Bulgarie d'août 1916, il y est tué le 20 août 1916 ».*

L'étude de l'ensemble des profils des 226 « morts pour la France » de Sarzeau est assez instructive quant à la sociologie des mobilisés de la commune, qui était certainement de même nature pour les autres de Rhuys. La majorité des « tués » étaient « soldats », 167 recensés comme tel et très peu d'officiers, huit seulement dont deux capitaines de navires, en complément des 43 caporaux ou sergents.

Le plus grand nombre (161) n'était pas marié, quelque fût l'âge. Si cela peut s'entendre pour les jeunes appelés, on doit sans doute y voir aussi le fait que nombre de soldats étaient « commis de ferme », catégorie sociale peu aisée et moins facilement « mariable ».

L'infanterie est la première « arme » où servent les appelés de Rhuys, beaucoup moins de marins, 14 d'entre eux disparaîtront en mer, à différencier des marins intégrés aux troupes de marine, plus nombreux, qui combattirent à terre comme à Dixmude.

### **De Dixmude à Verdun, aux Dardanelles...une génération disparue.**

Deux régiments accueillirent l'essentiel des mobilisés de Sarzeau, le 316<sup>ème</sup> et le 116<sup>ème</sup> d'infanterie de Vannes.

Le 316<sup>ème</sup>, basé à Vannes, essentiellement composé de militaires de la réserve de l'armée d'active et originaires du Morbihan, séjournera à Aulnay sous-bois avant de participer à la bataille de la Marne, où plusieurs soldats nés à Sarzeau perdront la vie. Ce 316<sup>ème</sup> sera dissous le 15 juin 1916.

Le 116<sup>ème</sup>, basé à Vannes, composé de nombreux mobilisés de Rhuys, est en Belgique dès fin août 1914. Ce régiment qui sera présent sur tous les fronts jusqu'à la fin du conflit, Champagne, Verdun, la Somme, l'Aisne, comptait 130 sarzeautins. Quelques autres furent enrôlés dans les troupes coloniales (le 2<sup>ème</sup> RIC), ou chez les tirailleurs indigènes ou chez les Zouaves et d'autres dans des régiments d'artillerie (le 35<sup>ème</sup>), ou embarqués.

La liste est longue des tués à l'ennemi, des morts de blessures ou de maladies et des autres disparus sur terre et en mer.

Ceci sur tous les « fronts » du conflit ; du « Chemin des Dames » à la Somme, de l'Aisne à l'Argonne, de la Marne au Pas de Calais, des Dardanelles à la Serbie, des territoires africains à la Macédoine... Le premier combat auquel participent les sarzeautins fut celui de Maissin en Belgique, fin août 1914 ; près de 4200 français y furent tués dont Mathurin Le Mellionnec, 24 ans, natif de Kermoisan et Jean-Marie-Mathurin Tascon, 26 ans, de Coet Namour.

D'autres furent faits prisonniers, tels Emile-Marie Layec, Jean-Marie Le Blouch et Auguste Burgeot, Vincent Kergal, François-Pierre Boulicault, René-Joseph Cadou, Alexis-Joseph Berthe et Eugène Dreano, Désiré-Mathurin Coquen et Joseph Monnier, quasiment tous âgés d'une vingtaine d'années, qui ne seront libérés que 4 ans plus tard. D'autres appelés de Sarzeau furent faits prisonniers dans les semaines suivantes. « Septembre 14 » en vit une dizaine, dont les deux frères Machefaux du Boderin, qui, pris à Maubeuge, allèrent en captivité. Le journal « Ouest-Eclair », en date du 10 novembre 1914 signale qu'Auguste Legavre, du 41<sup>ème</sup> RI et Charles Jego, l'un et l'autre de Sarzeau,

sont emprisonnés à Merselburh (Saxe). Le 27 mai 1918, au « Chemin des Dames », au moins cinq sarzeautins furent faits prisonniers ce même jour.

Le nombre des prisonniers de Rhuys, envoyés en captivité en Allemagne est assez important, 67 répertoriés dont les libérations s'échelonnèrent essentiellement de décembre 1918 à mi-janvier 1919.

Outre le combat de Maissin, il y eut en fin d'année 1914, Dixmude en Belgique, où, les fusiliers-marins de l'Amiral Ronarc'h stoppèrent les offensives allemandes. Plusieurs appelés de Sarzeau, tels Jean-Marie Blancho, 21 ans, du Grand Net ou Louis-Marie Lohedo, 24 ans, du Logeo y laissèrent la vie, le 19 décembre 1914 pour le premier et le 21 octobre 1914 pour le second. Joseph-Marie Le Bodo, y fut également tué le 25 octobre.

Lors de l'offensive de Champagne en octobre 1915 sept sarzeautins perdirent la vie.

Verdun ne saurait être absent de là, où nombre de soldats de Rhuys laissèrent la vie, particulièrement au fort de Vaux. Joseph Blancho, 23 ans, de Kerfontaine y fut tué le 8 juin 1916, Jean-Marie Houssay le 7 novembre 1916, Célestin-Emile Le Roch de Sarzeau le 14 novembre 1916 ainsi que quelques autres qui y disparurent tel Jean-François -Marie Cavalin de Banastère en mai 1915.

Joseph-Jean Caudal fut tué au combat le 29 octobre 1918, 12 jours avant l'armistice, Joseph-Marie Couédel le 2 novembre et Prosper Théophile Conan le 8, juste 3 jours avant celui-ci.

Et combien, dans les tranchées ou les hôpitaux, moururent de maladies dues au froid, aux bactéries, du tétanos et de la typhoïde ?

Quelques familles perdirent deux, et parfois trois des fils. Ainsi les familles Baucher de Benance, Allais de Beausoleil, Drouet de Belle-Croix, Eudé de Kervocen, Huet de Kerfontaine, Landais de Bois-d'Anic, Layec de Kerguet, Lodeho du Duer, Le Franc, Glais, Brature, Coffournic, Dalino, Le Tutour de St Colombier...2 fils tués ; d'autres familles perdirent leurs trois fils, Le Boulicaut et Thébaut, pour ne citer qu'elles. Huit personnes portant le patronyme « Le Ridant » seront tuées...neuf portant celui de « Dorso ».

### **Et ailleurs, hors de France.**

Louis-Marie Dorso, mort au combat en Turquie en juin 1915... René-Pierre Pahun en Serbie le 22 novembre 1918... Pierre-Marie Eon, l'un des deux sarzeautins morts en captivité en Allemagne en mars 1917, le second étant Louis Fraval, le 22 octobre 1918.

Eugène-Ange Bourdieu se tua en avion. Joseph-Marie Dorso disparut en mer lors du naufrage de son bateau, le sloop « Camille Amélie » le 30 avril 1917, ainsi que Pierre Vallée sur le cuirassé « Provence » le 1<sup>er</sup> décembre 1916, comme Pascal Le Bloch de Brillac qui disparut en mer avec le « Trignac » coulé par une mine, ou encore Ange-Marie Le Mercier dont le navire « Ernest Reyer » fut envoyé par le fond par l'UBoat 69, le 17 avril 1916.

### **Et pour un seul des quartiers de Sarzeau, Penvins...**

Le seul quartier de Penvins perdit un grand nombre de mobilisés, nés ou habitant cette portion de la commune de Sarzeau.

Joseph-Marie Burgeot du Port, 34 ans, soldat mort de ses blessures le 31 octobre 1915 à Bourgoin. Joseph-François-Marie Cavalin de Banastère, 25 ans, soldat au 90<sup>ème</sup> RI, tué à Verdun le 5 mai 1916. Pierre-Marie-Eugène Cavalin de Banastère, 28 ans, adjudant au 116<sup>ème</sup> RI, tué le 14 avril 1916 à Haudremont (Meuse).

Louis-Marie Dorso habitant Penvins, 33 ans, lieutenant des douanes, tué au combat en Turquie le 20 juin 1915.

Mathurin Dorso de Penvins, 26 ans, infirmier, sera tué le 23 septembre 1916 près d'Estrée (Somme), soldat du 102<sup>ème</sup> d'artillerie.

Mathurin-Marie Drouet de Belle-Croix, 21 ans, soldat au 203<sup>ème</sup> RI, tué le 19 septembre 1916 au Mont-Homme (Meuse).

Gabriel-Marie-Joseph Drouet de Belle-Croix, 22 ans, soldat du 109<sup>ème</sup> RI, tué à Notre Dame de Lorette (Pas de Calais) le 8 mars 1915.

Emile-Mathurin Goussard de Penvins, 22 ans, soldat au 65<sup>ème</sup> RI, tué le 8 septembre 1914 à la Fère-Champenoise (Marne).

Henri-Adrien-Marie Kérignard de Penvins, 27 ans, caporal tué le 6 mai 1917 au Chemin des Dames, caporal au 65<sup>ème</sup> RI.

Pierre-Marie Le Franc de Kerbigot, 31 ans, soldat tué et disparu au combat le 25 septembre 1915 dans la Marne.

Ange-Marie Le Godec de Suscinio, 21 ans, sergent au 147<sup>ème</sup> RI, mort dans la tranchée de Calonne le 20 juin 1915.

Pierre Le Moing de Penvins, 38 ans, soldat décédera à l'hôpital mixte de Quimperlé le 11 août 1917, 22<sup>ème</sup> escadron des équipages.

Jean-Marie Le Ridant de Leveno, 34 ans, soldat décédé à l'ambulance n° 6, Ste Manehould le 20 novembre 1914.

Albert-Guillaume Leroux, habitant Penvins, 28 ans, soldat tué le 17 avril 1916 dans la Somme.

Henri-Marie Machefaux du Poulfanc, 35 ans, soldat au 60<sup>ème</sup> RI, tué le 29 août 1917 à Verdun (Meuse).

Jean-Marie-Joachim Mahé de Banastère, 29 ans, brigadier artilleur, tué au combat à Reims le 24 juillet 1918.

Pierre-Yves-Marie Pelletier de Banastère, 30 ans, soldat tué au combat le 24 avril 1917 sur la Marne.

Joseph-Marie Surzur de Penvins, 22 ans, soldat blessé au Chemin des Dames, décédé à l'hôpital de Vanves le 11 mars 1917.

### **Les deux frères de Marie Le Franc, disparurent aussi durant cette guerre.**

Le 27 avril 1915, Pierre Le Franc, âgé de 25 ans, était tué à Mesnil-Les-Hurlus, au cours de la bataille de la Marne (Médaille militaire, Citation à l'ordre de l'armée du 5 juin 1915).

Le 5 juillet 1918, Marcel Le Franc, âgé de 20 ans, était tué à Mont-de-Bligny, dans la Marne (Croix de guerre, Citation à l'ordre des armées). Suite à ces morts brutales, elle écrivit un de ses plus beaux textes en leur souvenir et en celui de tous les morts de « 14-18 ».

### **SOUS LE POIDS D'UN NOM, DE FLEURS ET DE LARMES**

*« Mon pauvre petit, mon pauvre petit,  
Te voilà venu des champs de bataille...  
Le pays natal est-il à ta taille,  
Au fond d'un cercueil, qu'as-tu ressenti ?*

*Ma peine d'hier n'était pas nouvelle ;  
Je n'ai pas pleuré, mon Pauvre Petit;  
Mes yeux étaient secs, lorsque tu partis,  
Mon cœur était froid quand vint la nouvelle.*

*Mon pauvre petit, ah ! Le lent convoi  
De femmes en deuil, d'enfants des écoles,  
De prêtres chantants aux lourdes étoles,  
Pour toi, qui marchais si vite autrefois*

*On t'a séparé de tes frères d'armes :  
A l'arrachement as-tu consenti ?  
Es-tu satisfait, mon pauvre petit,  
Sous le poids d'un nom, de fleurs et de larmes?*

*Et lui, ton aîné, couché sans linceul,  
Anonyme mort aux confins de France,  
Vous veniez ensemble, à chaque vacance,  
Qu'a-t-il éprouvé d'être resté seul?*

*La vieille maison est comme en dentelle,  
Et te voit partir, toi l'adolescent,  
Fragile et penchée et d'un air absent :  
Tant de pleurs, depuis, sont tombés sur elle.*

*Par l'antique sol, te voilà repris,  
Avec des cailloux pesants sur ton torse ;  
Mais ton jeune orgueil servi par ta force,  
Ton âme de lutte et ton libre esprit,*

*Que le tombeau soit de pierre ou de sable,  
L'un si près de nous, mon pauvre petit,  
Et l'autre si loin, à peine bâti,  
Il ne peut tenir tout l'impérissable ! »*

Sarzeau, 12 juillet 1921

Poème à la mémoire de son jeune frère Marcel.

### **Et ailleurs, en presque île ?**

Le Tour du Parc recense 19 tués au combat dont les trois frères, Etienne, Guillaume et Joseph Le Blouch et, mort en captivité en Allemagne en avril 1915, Louis Grégoire Passelande.

A St Armel, ce sont 27 noms inscrits sur le Monument aux Morts, inauguré le 31 août 1924, dont le soldat Guilbry du 116<sup>ème</sup>, le premier tué de la commune en septembre « 14 », ou Hyacinthe-Marie Mahéo disparu en Turquie.

St Gildas de Rhuys perdit 26 des mobilisés, dont entre autres, Alexis Joseph Rio de Kersauz, mort au fort de Douaumont.

Arzon comptabilisera 54 morts dont 11 disparus en mer, parmi lesquels Gildas-Joseph Corchuan dont le bateau, le « Jeanne Conseil », fut coulé le 28 novembre 1917 par l'UB 59 ; Yves-Edouard Letourneur le 26 avril 1916 avec les 647 autres marins du « Suffren », coulé au large de Lisbonne par l'U 52 ; Jacques-Jean Couédel, Jean-Marie Mauffret, Joseph-Désiré Hervis et Alfred Le Galles, tous les quatre engloutis le 10 novembre 1915 lors du torpillage de leur bateau le « Boileau » ; François Marin disparu en mer lors du naufrage du « Voltaire » ; Auguste Roussel sur le « Député Pierre Goujon », Félix Perrodin sur le « Amiral Hamelin », Joachim Le Fur sur l'« Egalité » et Léopold Caucic sur « le Jupiter », navires coulés par les sous-marins allemands.

En date du 16 mai 1915, la municipalité d'Arzon avait établi la liste des tués, blessés, disparus et prisonniers de la commune. Devant l'ennemi, ou suite à des blessures, étaient recensés, tués à cette date, 7 personnes. René Merian, orphelin de père et de mère, âgé de 20 ans ; Gilles Madec qui en avait 24 ; Pierre Labarre de juste 21 ans : Joachim Le fur, 21 ; Le Tallec, 25 ans ; Jean Keroyant, 28 ans et Théophile Stéphany, 32 ans. Louis Allanic, 28 ans et Jean-Marie Guéganic, 21 ans, sont inscrits comme blessés.

Pierre Morice, 28 ans et Gildas Glajeau âgé de 26 ans étaient considérés comme disparus.

Étaient prisonniers à cette date six arzonais, Adolphe Lappartient 37 ans, le sergent Calloch, instituteur au bourg, 40 ans, interné à Munster, Mathurin Le Bot 28 ans, Grouhel Jean-Marie, maçon, Tessier 21 ans et Yves Le Nevez 40 ans.

L'année 1915 fut pour Arzon la plus meurtrière avec seize tués, tandis qu'on en a compté huit en 1916, six en 1917, sept en 1918 et 1914. Sachant que pour cette année 1914, le conflit n'avait débuté que fin Aout, ce qui rapporté à la durée des 12 mois d'une année complète, représente un chiffre assez considérable. Plusieurs arzonais disparurent durant les combats, et pour neuf d'entre eux, il n'existe aucun document les concernant. Un décéda en 1919 suite à ses blessures de guerre. Le plus jeune avait 17 ans, le plus âgé, 51...

La guerre terminée, nombre de « corps » reviendront en terre de Rhuys par divers convois, dont en 1922, ceux de Théophile Le Digabel, Henri Brun, Georges Le Tallec, Eugène Cavalin, Marcel-Jacob, Joachim Le Fur, Mathurin Le Ridant, Joseph Coffournic matelot sur le « Provence », et celui de Jean Simon en 1923.

D'autres suivirent, d'autres non, mais tous ont leurs noms gravés dans le granit des monuments.

### **Le camp d'internés des Trinitaires.**

Début août 1914, suite au décret présidentiel relayé dans toutes les communes, les étrangers isolés, de l'un ou l'autre sexe, ainsi que les chefs de famille, quelle que soit leur nationalité, devaient se présenter, à la mairie de résidence, faute de quoi ils seront considérés comme espions. Un permis de séjour leur sera accordé et ceux qui voudraient quitter le territoire national, en feront la demande à la préfecture et attendrons la réponse. A partir du 3<sup>ème</sup> jour de la mobilisation, il leur faudra un laissez-passer, avec photo obligatoire. Faute de quoi, ils seront mis en état d'arrestation.

Le 5 septembre 1914, ce sera dans l'ancien couvent de la congrégation des pères Picpus, qu'à Sarzeau, un camp destiné à l'accueil des familles, d'une contenance de 165 places, va ouvrir. Une infirmerie y sera installée en juillet 1915, et ce sont les occupants qui se gèreront pour la cuisine. Ce ne sera qu'en mai 1916, à la suite du rapatriement des familles, que ce camp sera occupé par des « internés francophiles », sous la surveillance de quelques soldats. Ce camp ne connaissant aucun trouble durant le conflit, fera que des autorisations seront accordés aux « prisonniers » ; boire du café le matin (et non n'avoir que de la soupe), et pouvoir travailler à l'extérieur, dans le textile et pour fabriquer des sabots.

*« A Sarzeau, les « prisonniers » sont 58 en 1915 et jusqu'à 103 en 1919 (66 hommes, 23 femmes et 15 enfants). Ils sont en majorité Allemands (78). On compte aussi 12 Hongrois, 9 Autrichiens, 2 Tchèques, 1 Italien, 1 Ottoman et 1 Grec.*

*Le camp était prévu pour accueillir 165 personnes, uniquement des familles avec un atelier servant à confectionner des effets militaires.*

*Leur emploi du temps est éloquent ; 6h : café et départ au travail, 12h : repas, 12h45 : départ au travail, 18h45 : appel, 19h : repas, 22h : extinction. Ils passaient donc 11 à 12h par jour chez un employeur de Sarzeau.*

*Ceux qui ne travaillaient pas, et qui n'étaient pas punis, pouvaient sortir de 9h à 11h et de 13h à 17h. Les commerçants les appréciaient mais les Sarzeautins se plaignaient au Maire du fait que certaines denrées leur étaient réservées.*

*Ces étrangers (réfugiés, prisonniers et internés) participent activement à l'économie du département. Ils sont alors sollicités dans tous les secteurs de l'économie locale. Peu nombreux, ils apportent une aide non négligeable comme en témoigne la contribution des internés à la résolution de la crise du sabot, véritable préoccupation nationale. Ce dernier est en effet extrêmement recherché tant dans les campagnes que dans les tranchées l'hiver par les soldats. L'objet est d'autant plus convoité que la production a chuté depuis 1914 en raison de la mobilisation de 90 % des sabotiers. La pénurie faisant, les sabots sont introuvables ou alors, hors de prix (1,25 francs en 1914 à 7 francs en 1917). Pour résoudre le problème, le préfet du Morbihan prend l'initiative de mettre à contribution les « bouches inutiles ». Deux ateliers voient ainsi le jour dans les dépôts d'internés de Sarzeau, dès janvier 1917, puis dans celui de Kerlois deux mois plus tard. Leur objectif est de mettre sur le marché*

*local près de 6 000 sabots par mois vendus à bas prix, de 1,75 francs la paire à 2,50 francs ».*

Panneaux du Centenaire, Mairie de Sarzeau

En 1923, un recensement fait apparaître 6 tombes d'internés civils allemands à Sarzeau. Qui étaient-ils et pour quelles raisons avaient-ils échoués dans le bâtiment des Trinitaires ?

### **Les « camps de l'Ouest »**

Nombreux furent ces « camps » implantés dans l'Ouest de la France et dans quelques îles de l'Atlantique, loin de la ligne de front, ce qui permettait une meilleure surveillance des « internés », et procurait un réservoir de main d'œuvre facilement mobilisable.

*« Ressortissants des pays ennemis ; Austro-allemands, Ottomans, Alsaciens-Lorrains, mais aussi Neutres et Français suspects ou indésirables évacués de la capitale et de la zone des armées ont ainsi vécu enfermés entre murs et barbelés, pendant tout ou partie de la guerre dans quelque 70 « camps de concentration » ou « dépôts d'internés » de l'Ouest et du Sud-Est et pour certains jusqu'en 1920, car les derniers internés, des Russes prisonniers de l'armée blanche d'Arkhangelsk à laquelle les alliés sont allés prêter main-forte contre l'armée rouge, ne quitteront les forts de l'île de Groix (Morbihan) qu'au milieu de l'année 1920.*

*Ces camps sont situés principalement dans l'Ouest (îles du littoral) et les départements du sud. Il ne s'agit pas de véritables "camps" construits à cet effet (comme en Allemagne, ou comme plus tard en 1940), hormis le camp de l'île Longue situé dans la rade Brest, qui est une exception avec ses dizaines de baraques capables de recevoir 2000 internés et occupé par des prisonniers de guerre. Rares sont les bâtiments modernes, comme l'asile de Bitray (Châteauroux) toujours cité en exemple par les autorités. On utilise des bâtiments existants, anciens séminaires ou couvents désaffectés (Guérande, Vire, La Ferté-Macé, Pontmain, Sarzeau), d'anciens forts militaires (îles d'Yeu et de Noirmoutier), des collèges (en Vendée et Fleury-en-Bière) et quelques usines désaffectées (teinturerie Jouguet près de Saint-Brieuc).*

*La typologie des camps a évolué au fil du temps, après la confusion des premiers mois pendant lesquels il y a encombrement et mixité : sauf l'existence de dortoirs séparés, célibataires et familles sont rassemblés dans les mêmes camps.*

*Le rapatriement des femmes et enfants à la fin de 1914 va autoriser une spécialisation suivant des critères variés tels que la nationalité, l'état matrimonial, la nature de la « suspicion ». Les plus nombreux sont les camps d'Austro-allemands, relativement stables car composés d'hommes mobilisables : une cinquantaine de camps dits "camps de mobilisables" existent avec un régime de surveillance rigoureuse. Certains sont plus spécialisés.*

*Il y a quelques camps de famille (Kerlois et Sarzeau dans le Morbihan, Guérande), avec, parfois, des chambres individuelles, pour les familles n'ayant pas voulu être séparées en 1914.*

*Il y a aussi des camps de notables (internés de position sociale élevée, artistes et intellectuels) qui servent d'otages (monnaie d'échange et représailles), au fort de Lanvéoc (Finistère) ou à l'hôtel de la Plage à Carnac (Morbihan). Dans ce dernier - 70 à 80 internés pour une capacité de 100 - les internés paient leur séjour (et les dépenses poste de garde) et disposent de tout le confort, mais cela reste une « prison dorée » avec, par exemple, ses punitions : consigne à la chambre, menace de changer de camp.*

*Des camps de faveur (Annot, Sarzeau) sont créés en mars 1916 au départ pour les anciens légionnaires (à la situation ambiguë, suspects à la fois pour les autorités françaises et leurs co-internés allemands), puis pour les Austro-allemands francophiles habitant le pays depuis longtemps. Les principales faveurs résident dans une plus grande liberté pour les sorties, la possibilité de travailler hors du dépôt et une meilleure alimentation. En 1917 le préfet du Morbihan, réquisitionna une partie des internés de Sarzeau pour aller à Hennebont fabriquer des ...sabots.*

*Il est difficile de donner un chiffre exact d'internés dans tous les camps de France car on ne dispose que de quelques chiffres ministériels, contradictoires, en réponse à des questions de parlementaires.*

*Selon Malvy, 45 000 Austro-allemands ont été concentrés dans les camps la première année de la guerre. Si l'on ajoute les 8 000 Alsaciens-Lorrains, plus les indésirables et suspects évacués sur les camps de triage pendant toute la durée de la guerre (environ 15 000, dont un sur cinq ira ensuite dans un camp de suspect ou d'Austro-allemands), on peut estimer à environ 70 000 le nombre de personnes ayant été internées tout au long de la guerre. Evidemment pas pour toute la durée de la guerre, car les effectifs ont constamment varié, globalement dans le sens de la diminution puisqu'au début 1918, il n'y aurait plus que 11.500 internés ».*

Jean- Claude Farcy.

Sarzeau a accueilli aussi un hôpital et à St Gildas de Rhuys, les bâtiments de la « Communauté » étaient devenus une annexe de l'hôpital 26 bis. Et à lire la correspondance de quelques-uns des soldats qui y séjournèrent, on n'y menait pas une vie très joyeuse... « ...et te dire en un mot ce que c'est que St Gildas. Ce n'est pas autre chose qu'un de ces petits patelins comme nous traversions à l'arrière du front. Rien de bien épatant ni d'intéressant à voir. On s'ennuie à cinq francs l'heure. Il n'y a que trois bistrots et on ne trouve pas ce que l'on veut. »

R. Calonne, cité par J.C. Peron

#### **14 novembre 1918, l'Armistice annoncé à Sarzeau.**

*« L'armistice a été annoncé à Sarzeau à midi. Aussitôt, les cloches de l'église et de l'hôpital ont annoncé la bonne nouvelle. Comme par enchantement, les Sarzeautins ont pavoisé aux couleurs des alliés. Ensuite, les enfants des écoles publiques et privées, précédés de clairons et de tambours, ont parcouru les rues de la ville. A chaque carrefour, «un couplet de la « Marseillaise » était chanté, et M. Gané lieutenant des sapeurs-pompiers, annonçait la signature de l'armistice. A partir de 19 heures, la ville entière était illuminée, et des danses populaires ont clôturé joyeusement cette journée inoubliable »*

Ouest-Eclair

#### **L'inauguration du Monument aux Morts de Sarzeau.**

Aussitôt la guerre finie, la célébration des morts apparaît comme une nécessité. Le 29 avril 1919, le conseil général du Morbihan vote une subvention représentant 25% du coût pour l'érection de « Monuments à la mémoire des enfants du Morbihan morts pour la France », pour les 257 communes du département.

Inauguration de celui de Sarzeau ;

*« En présence de M. Rio, sous-secrétaire d'état à la Marine Marchande, Guilloteaux et Brard, sénateurs, Bouligand, Lamy, Marchais, Maulion, Robic, Sévène, députés, De Langlais, conseiller général, etc... cette cérémonie s'est faite en avril 1922 avec la population « Sarhaviennne » (Sarzeau se dit en breton Sarhau), à la mémoire des 152<sup>1</sup> enfants du pays morts au Champ d'honneur au cours de la Grande Guerre.*

*L'abbé Briel, directeur du Collège Saint-François-Xavier, à Vannes, a prononcé une éloquente apologie des glorieux morts, dignes héritiers, s'ils ne les ont pas surpassés, des magnifiques champions de France, de Bouvines, de Fleurus, de Valmy, d'Austerlitz, de Dixmude, de l'Artois, de la Marne, de Salonique, de Verdun.*

*L'inauguration du monument, et sa bénédiction, suivent immédiatement.*

*Un banquet, fort bien entendu, a été ensuite servi à l'hôtel Jaouen, à l'issue duquel, et, comme clôture de cette émouvante journée, plusieurs discours ont été prononcés par M le maire Caillibotte, d'abord, puis, successivement par M. le préfet, M. Bouligand, député, M. Guilloteaux, sénateur et finalement par M. le sous-secrétaire d'Etat Rio, qui en clôt la série ».*

Panneaux du Centenaire, Mairie de Sarzeau

---

<sup>1</sup> chiffre donné lors de cette inauguration.

Le monument aux morts de St Gildas sera inauguré le 25 septembre 1921 et celui d'Arzon le 2 septembre 1923 en présence des mêmes autorités, Alfred Brard sénateur, président du Conseil Général du Morbihan ; Maurice Marché et Alphonse Sevene, députés ; Elie de Langlais, conseiller général du canton de Sarzeau et les maires des autres communes de Rhuys.

### **Années d'après-guerre, un si long hiver.**

Près de 5% de la population totale de la commune disparut, avec d'importantes conséquences démographiques, puisque de 4659 habitants en 1911, Sarzeau passera à 4040 en 1921.

La forte mortalité des jeunes générations durant la guerre, et après le 11 novembre 1918, (grippe espagnole, tuberculose, blessures de guerre...) amena à une forte chute des naissances, donc à une baisse démographique ; phénomène accentué par l'exode rural très élevé en cette période. C'est une génération entière qui s'effondra, qui disparut... particulièrement celle des moins de 30 ans, celle des potentiels pères.

La presqu'île fut transformée par ce conflit, puisque ; outre le dépeuplement, les drames humains, les difficiles réadaptations des anciens combattants, l'importance nouvelle du rôle des femmes, le changement politique qui voit à la mairie de Sarzeau, un maire de « gauche » succéder à un de « droite » royaliste...c'est tout un territoire qui pour l'entre deux-guerres entrera dans un certain « hiver » avant d'absorber le choc de la seconde guerre.

Yves-Marie Evanno cite pour Sarzeau, le chiffre de 64 agriculteurs qui ne survirèrent pas au conflit et de 22 autres mutilés incapables de reprendre leurs activités. Il mentionne aussi la chute de la production viticole...et de celle de l'activité ostréicole.

Ce fut un long hiver en presqu'île que ces années 1920 à 1960... et ne faudra-t-il pas attendre celles débutant vers 1960-1970 pour voir s'y opérer un redressement.

### **Seconde guerre mondiale.**

#### **Rhuys, « mon village à l'heure allemande, puis géorgienne, puis...un peu américaine ».**

En Rhuys, en juin 1940, la guerre commença ainsi...

Un avion allemand lâcha une bombe sur le cuirassé « Voltaire » échoué au large de la presqu'île, face à St Jacques, tandis qu'au même moment, juste avant l'arrivée des soldats de l'Axe qui s'emparèrent rapidement du littoral, des soldats anglais roulaient vers Port Navalo pour s'embarquer. A Arzon, c'est la disparition en mer de plusieurs marins du « Loire » et du « PLM 15 » qui marqua l'entrée en guerre. Le « Loire » sera torpillé par l'U 26 au large de Gibraltar le 13 novembre 1939, André-Armel Couédel et Célestin-Emmanuel Tabart y perdent la vie. Le 18 février 1940, le « PLM 15 », cargo charbonnier, est frappé de même manière par l'U 37 devant l'Espagne ; Jean-Baptiste Dorso, Célestin-Pierre Largouet, Jean-Mathurin Le Berthe, Joseph-Marie Le Guilloux et Christian-Louis Mahé disparaissent en mer.

Puis, au début de l'occupation, chaque commune devant héberger les soldats de l'armée d'occupation, le préfet du Morbihan, par un courrier du 10 mars 1941, demanda à chacune d'entre elles, de faire l'inventaire de ses capacités. St Gildas afficha que 200 hommes pouvaient être logés, en plus de la dizaine d'officiers. Si les habitants sont donc bien obligés de loger les militaires allemands, dès l'automne 1940 un certain allègement s'observera, car un grand nombre d'entre eux seront dirigés vers l'Est en prévision de l'attaque contre l'URSS.

Ceux qui les remplaceront, un peu plus tard après l'invasion de ce pays par Hitler, sont en grande

partie des soldats venus de l'Est, ex-prisonniers soviétiques ralliés à l'Allemagne, Georgiens, pour la plupart, mal équipés et encadrés par des officiers allemands. Peu ou pas de SS en presqu'île.

Ces occupants, arrivés fin juin 1940, repartiront pour les derniers dans la nuit du 3 au 4 août 1944, suite à la percée d'Avranches et après avoir incendié leurs cantonnements et endommagé de nombreuses maisons dans toute la presqu'île.

Cette libération du 4 août 1944 vit des scènes de liesse, de pillages, des arrestations d'anciens collaborateurs économiques, et de tontes humiliantes pour quelques collaboratrices « horizontales ». Peu de temps après, les américains s'installèrent en presqu'île, à Kergeorget, afin de protéger Vannes, puisque les allemands occupaient toujours l'estuaire de la Vilaine, la presqu'île de Quiberon et la poche de Lorient. Au printemps 1945 les FFI remplacèrent les américains.

### **Le va et vient des occupants.**

Durant la guerre diverses unités allemandes se succédèrent en presqu'île. Auront ainsi été présents en Rhuys, de la fin juin à fin juillet 1940, divers bataillons d'infanterie, suivis jusqu'à mai 1941 par quelques autres qui séjournèrent à Sarzeau, à St Gildas, Port-Navalo, St Colombier, Keraudrain, Fournevay...avant que de mai 1941 à mai 1942 d'autres prennent la suite. En novembre 1942 un élément de la brigade Hermann Goering séjournera un temps à St Gildas, là ou durant le conflit exista un camp de prisonniers d'origine nord-africaine ; un autre se situait à Sarzeau.

Du 19 mars 1943 jusqu'au mois d'août 1944, c'est l'unité 21 078A du bataillon géorgien 798 qui occupera le territoire. L'état-major se situait à Surzur. Divers villages seront occupés par cette troupe, St Gildas, Le Net, Port-Navalo. A Penvins ce sera le 4<sup>ème</sup> escadron (unité 21 078 E), qui, faisant suite au 1<sup>er</sup> bataillon d'infanterie (régiment 12), l'occupa de janvier à mars 1943.

Ce bataillon géorgien, commandé par le Major Kulke, se composait de 10 officiers (4 russes et 6 allemands), de 105 sous-officiers (61 russes t 44 allemands) et de 830 soldats russes et 22 allemands. Le terme « russe » désigne ici les « géorgiens ».

*NB : ces informations sont issues du livre d'Alain Floch.*

### **Construction du « Mur ».**

Ce sera pendant plusieurs de ces 48 mois d'occupation que la presqu'île subit, que le « Mur de l'Atlantique » fut construit.

Dès l'été 1942 les cadres de l'organisation Todt, croix gammée au bras, furent chargés de sa construction. Les travaux de construction du « Mur » qui débutèrent pendant l'été 1942 pour s'achever vers Pâques 1943, furent réalisés par des ouvriers locaux, rémunérés assez généreusement, car c'est la France qui paie au moyen de l'indemnité d'occupation, 400 millions de Francs par jour.

Peine perdue que la construction de ce « mur », car malgré la visite de Rommel qui vint le 13 mars 1944 vérifier que tout était prêt, il ne se passa rien à en presqu'île.

En complément de ces constructions terrestres, sur toutes les plages de Rhuys, des barrages anti-bateaux et des mines furent semés en grand nombre et si ces dernières furent enlevées en 1945 par les prisonniers de guerre, nombre de défenses métalliques restèrent et certaines sont toujours là, bien visibles à basse mer et d'autre part, dans tous les champs, de nombreux piquets (asperges de Rommel) antiaériens furent installés.

Ces installations n'interdisaient pas la pêche en mer C'est par un décret du 20 août 1940, que le préfet maritime, avec l'autorisation des douanes allemandes, l'avait autorisée pour les bateaux non-pontés, et uniquement pour la pêche des maquereaux, sardines, poissons de ligne, huîtres, coquillages divers, et homards.

### **De Port Navalo à Penvins...**

C'est une succession de tourelles et blockhaus qui furent érigés. De la Vilaine à Quiberon ce seront vingt-neuf points fortifiés, numérotés VA (Vannes) 31 à VA 63, qui défendaient la côte. A Port-Navalo (pointe du phare) c'est le Va 42..., à Penvins, on a le Va 53...et entre les deux extrémités de la presqu'île, pas moins de 10 ouvrages défensifs.

A Port Navalo ce sera une casemate face à Méaban, au Petit Mont un blockhaus dans le tumulus, une casemate dessus et une autre face à la plage de Kerjouanno, trois autres au Rohu, pareil au Grand Mont près du sémaphore, à Kercambre, à St Jacques, à Beg Lann, et à Landrezac (V 51) qui, vu son altitude, renferme un ensemble assez important. Tous sont armés de canons antichars de 5 ou de 7.5 cm et mitrailleuses. Trente militaires par ouvrage de défense...et à Sarzeau se situait l'un des principaux camps de l'organisation Todt.

Patrick Andersen Bö, dans son ouvrage sur le « Mur de l'Atlantique en Bretagne » décrit ce type de batterie côtière :

*« Ces batteries sont constituées de quatre pièces d'artillerie sous casemates bétonnées ou en encuvement, d'un poste de direction de tir, de soutes à munitions, d'abris pour la troupe, de cuves pour canons antiaériens, de groupes électrogènes, d'une infirmerie et d'un point d'eau protégé. Toutes ces casemates sont reliées entre elles par un réseau de tranchées et parfois de souterrains. L'ensemble est ceinturé de fils de fer barbelés et de champs de mines. L'arrière de la batterie est protégé par de petites positions bétonnées, les Tobrouks », abritant mitrailleuses, mortiers et lance-flamme, enfin la plage face à la batterie est souvent prise en flanquement par un canon antichar sous casemate bétonnée ».*

A Penvins, pour avoir une vue sur l'ensemble du littoral, les occupants détruisirent l'ex-cantonement des douanes nommé « Corps de Garde » sur l'extrême pointe, et juste à côté la belle villa « Ker-Flot », tandis que celle nommée «Ker Yvonne» se transformait en place forte dont quelques éléments sont toujours visibles. En 1943, la Wehrmacht qui contrôlait toute la pointe voulut détruire la chapelle de la pointe afin d'avoir la meilleure surveillance possible sur l'océan, l'abbé Buquen réussit à sauver la chapelle mais pas le vitrail, que deux soldats quelque peu ivres, brisèrent d'un coup de crosse car il représentait un débarquement anglais. L'actuel n'est donc que la reproduction de l'ancien.

Sur la dune, coté large, se trouvaient deux blockhaus contenant chacun un canon de 77, reliés par un système de tranchées à cinq « Tobrouk », aujourd'hui ensablés pour deux d'entre eux, détruit pour le troisième et encore visibles pour les deux derniers. Cette propriété renfermait deux vastes blockhaus, un contenant trois salles et le second, isolé, d'une seule pièce, destiné aux munitions. Ker Yvonne fût incendié au départ de l'occupant le 4 août 1944.

Ce fut une véritable place-forte, constituée par cette propriété « Ker Yvonne » avec ses murs d'enceinte, percés de meurtrières, servant de « remparts », qui fut érigé.

### **Port-Navalo, site de villégiature de l'officier allemand.**

La « tranquillité » relative de la presqu'île de Rhuys, l'espace côtier est « zone interdite »... sera sans doute l'une des raisons pour lesquelles l'occupant établit à Port Navalo, un centre de repos pour ses soldats.

*« Le 21 octobre 1941, l'armée occupante déclare la zone côtière interdite. Désormais, cette mesure s'applique à tous les civils. Seuls les résidents peuvent s'y rendre, les autres doivent impérativement obtenir un Ausweis. Avec la construction du « Mur de l'Atlantique » à partir de 1942, il n'est plus question pour les estivants d'accéder aux plages du Morbihan.*

*L'établissement de la zone côtière interdite en octobre 1941 scelle définitivement le sort des estivants. Le littoral est désigné comme une zone militaire. Il convient de le protéger contre de potentiels espions, susceptibles de fournir des informations stratégiques à l'ennemi. La réglementation, plus stricte que jamais, proclame que « l'entrée en zone côtière interdite d'estivants ou de baigneurs même propriétaires de villas, n'est pas admise ». Bien relayée dans la presse, l'information est*

*également visible de la population. Des panneaux « Zone interdite – tout franchissement sans permission sera puni » sont installés pour dissuader les téméraires ».*

Par contre, pour l'occupant et seulement pour lui, il s'agit de profiter des plaisirs morbihannais. Des sites de repos sont ainsi institués, dont en presqu'île, celui d'Arzon.

*« Dans le Morbihan, un centre de vacances ouvre à Port-Navalo, sur la commune d'Arzon, probablement en 1942.*

*Un camp semble-t-il unique dans le département. L'objectif du centre est clairement défini par les autorités allemandes : il souhaite « donner aux soldats une période de repos et de détente ». Durant cinq jours, les estivants profitent d'un programme alléchant : activités nautiques (nage, bateau à voile), sportives (ballons, boules, ping-pong, tennis...) et farniente sur la plage. Seules les sorties extérieures sont proscrites. Mais l'intérêt est bien de profiter du confort offert par les bords paisibles du Golfe du Morbihan. Pour 700 Francs, le vacancier dispose d'un forfait pension complète, à l'exception de l'alcool qu'il peut consommer – avec modération – à ses frais jusqu'à 22 heures 30. A défaut de loger dans des hôtels luxueux, les soldats prennent leurs quartiers dans de petits hôtels confortables : l'Hôtel Boris et la Pension Maria.*

*Sur place, la vie ressemble à celle d'un véritable camp de vacances. Les repas sont pris au restaurant de l'Hôtel Boris où « la table est bonne, variée et suffisante ». Et pour cause, le forfait comprend des tickets de rationnement supplémentaires afin de permettre à l'hôtelier de se procurer des vivres en conséquence. Quant aux petits besoins de la journée, les estivants peuvent s'approvisionner librement au « magasin d'épicerie » et se désaltérer au bar de la Pension Maria.*

*Sans que l'on connaisse avec certitude le succès du camp, le recoupement avec les sources des hôtels réquisitionnés semble confirmer une fréquentation optimale. Ré-ouvert à la belle saison 1943, il n'est toutefois pas reconduit en 1944, probablement en raison du débarquement qui replonge la France métropolitaine dans les combats ».*

Tous les hôtels de Rhuys furent réquisitionnés par l'occupant, tant pour le repos du soldat, que pour le logement de ses membres, officiers particulièrement.

A Arzon... les hôtels Terminus, Maria, Grand-Hôtel Boris ; à Port-Navalo... les hôtels de la plage, de Rhuys ; à St Gildas, hôtel Bellevue, Kerozen, pension Maria, hôtel Gicquel, la maison les « flots », ainsi que de nombreuses villas, « villa Fleurie », « les Marguerites » et à Sarzeau, l'hôtel Lesage.

### **Les réfugiés.**

A côté de ces « touristes » non bienvenus, se trouvaient en presqu'île de nombreux réfugiés<sup>2</sup> ou évacués. Toutes les communes durent les accueillir, à St Gildas comme à Sarzeau. A Arzon, en juin 1940, ils étaient au nombre de 297, en septembre de la même année, 460. L'inventaire des noms de famille mentionnés dans les registres fait apparaître que ce sont des familles entières, jusqu'à 8 à 10 personnes qui fuyant l'avancée allemande ou lors des bombardements sur Lorient en 1943, arrivèrent en presqu'île. Tous seront logés dans les hôtels, les maisons des habitants ou dans les belles villas des touristes absents au moment des faits et qui réclamaient fort et haut des indemnités, se plaignant d'être mis devant le fait accompli ou courant après quelques meubles disparus ou des clés perdues. L'abondant courrier reçu en mairie d'Arzon durant ces sombres années est fort éloquent sur le sujet. Situation identique pour les autres communes de Rhuys pouvant accueillir ces réfugiés.

Par un courrier de la préfecture du Morbihan de septembre 1943, il est demandé au maire d'Arzon d'établir une liste de « *personnes inutiles à la vie économique habitant votre commune* », sous prétexte que la zone côtière étant plus exposée aux bombardements, il y a danger. Les personnes concernées recevront diverses indemnités ; déménagement, bons de transport gratuit, logement gratuit là où ils iront, allocations journalières pour les nécessiteux allant de 14 F pour un chef de

---

<sup>2</sup> Le Morbihan en a accueilli entre 144 135 et 154 135 pour une population de 542 000 habitants.

famille à 10 F pour un enfant de moins de 13 ans. Et une autre aide de 17 F par chef de famille afin de faciliter les réadaptations durant les trois mois suivant leur nouvelle installation.

*« Ces premiers réfugiés de la guerre repartent à la fin de l'été 1940. En septembre 1943, un rapport du secrétaire général de la préfecture fait état de 52 000 réfugiés lorientais après la destruction de leur ville. Environ 30 000 de ces réfugiés restent dans le département, les autres trouvent refuge en Seine-et-Marne, en Mayenne et en Indre-et-Loire. Il faut aussi rajouter les réfugiés qui fuient les bombardements de Saint-Nazaire et dont une partie s'installe dans les cantons sud-est du département ».*

Rapport du secrétaire général de la préfecture du Morbihan au préfet du Morbihan daté du 25 septembre 1943.

A la Libération, la mairie d'Arzon, comme celles des autres communes de Rhuys, reçut des dizaines de lettres réclamant de la part des propriétaires des maisons qui avaient été réquisitionnées, des dédommagements et de l'argent, en fonction des dégradations faites par l'armée d'occupation. Cela allait du vélo volé, aux draps disparus, en passant par les meubles évaporés dans la nature. Parfois même, ces disparitions étaient le fait de voisins qui profitaient de l'occasion.

Outre ces réfugiés, on comptait en presque dès le début de la guerre un grand nombre d'étrangers qui s'y étaient installés soit depuis fort longtemps, soit peu avant le conflit. Ainsi à Arzon au 1<sup>er</sup> juillet 1940, étaient recensés, d'origine très diverses, soixante-quatre personnes provenant de divers pays ; Belgique, Italie, Chine, Russie, Suisse, Hongrie, Turquie, Arménie, Pologne, Tchécoslovaquie.

De 1942 à 1945, Arzon accueillit plusieurs marins de Gavre, qui ne pouvant plus exercer leur métier aux abords de Lorient, vinrent le faire localement. Des mariages s'en suivirent.

### **Les prisonniers de guerre de Rhuys en Allemagne.**

La défaite de juin « 40 » amena une centaine de soldats issus des communes de Rhuys à se retrouver prisonniers en Allemagne, soit en Oflag (camps pour officiers) soit en Stalag (camp pour les soldats et sous-officiers). La liste de ceux-ci, publiée, reprenant les noms des prisonniers, se retrouve dans « *La liste officielle des prisonniers français* », composée de cents bulletins issus du « *Comité National d'Information sur les prisonniers de guerre* » avec pour chacun, la liste fournie par les autorités allemandes. Liste complète ou non ? Toujours est-il que selon ces bulletins, Sarzeau fournit le plus grand nombre de prisonniers, 58 sont dénombrés, suivi à une quasi-égalité entre Arzon (8), St Gildas (7) et Le Tour du Parc (7). La liste ne donne pas de noms pour St Armel sachant que des erreurs d'écriture aient pu être faites. L'un des premiers prisonniers mentionnés par la presse est un certain Bayon, du Rohaliquen, qui en date du 1<sup>er</sup> août 1940, est déclaré être au camp n° 8, à Marbehan.

Nous n'avons que peu de témoignages directs des prisonniers quant à leur vie dans les camps d'internement ou de leur retour en presque qui se fit essentiellement en mai et juin 1945, de diverses façons, certains même ayant du passé par l'URSS avant de retrouver la presque.

Suite à la création du STO, des prisonniers de guerre purent revenir en France, ainsi en janvier 1943, Jean Houssay de Sarzeau revint dans la presque, et ce jour-là, ce furent 102 prisonniers qui rejoignirent leurs foyers morbihannais.

## Vie quotidienne.

### Gare aux bombes.

Pendant la guerre, la presqu'île a été épargnée par les bombardements car trop éloignée des combats et surtout de St Nazaire. Des bombes sont parfois larguées sur la presqu'île, comme au soir du 2 janvier 1942, lorsque rentrant en Angleterre après avoir bombardé ce grand port, les pilotes pour s'alléger, en laissèrent tomber quelques-unes, une dizaine, sur La Grée-Penvins, Banastère, Toulcaden ; sans grand dommage. Quelques traces sont encore bien visibles.

La presqu'île étant sur la route des avions venant d'Angleterre à destination de St Nazaire, de très nombreux survols sillonnaient son ciel. Dans son journal de guerre, l'abbé Lozerec de St Gildas de Rhuys, signale les fréquents passages des avions alliés dans le ciel de Rhuys, comme ce 10 janvier 1941 lorsque des avions anglais bombardèrent la région de Surzur et du Tour Du Parc, sans doute par erreur. Ou ce 21 mai 1942, ces 9 et 19 novembre 1942, et surtout ce 7 mars 1943 où ils allaient bombarder St Nazaire. Le 29 mai, dit l'abbé, près de 200 avions, vers 16h30, passèrent très haut dans le ciel, revenant de La Palice, St Nazaire et de Rennes.

Lorsque des avions alliés sont abattus dans le ciel de Rhuys, les pilotes les plus chanceux sont récupérés par la Résistance et évacués ; parfois aussi, ces aviateurs alliés sont arrêtés par l'occupant et emprisonnés<sup>3</sup>. D'autres seront tués, et inhumés dans les cimetières locaux. Le registre des décès de la mairie de Sarzeau mentionne ainsi pour le 13 mai 1942 et le 15 décembre 1942 les corps d'aviateurs anglais découverts sur une plage de St Jacques.

Relevés effectués par les gendarmes, Emmanuel Jaffré et Louis Goumon :

« n° 24 ; le 13 mai 1942 a été découvert sur la pointe St Jacques, face au corps de garde, le corps d'un militaire anglais, taille 1,70m, forte corpulence ; vêtu d'un pantalon de drap kaki, d'un blouson drap kaki, chemise grise, jersey bleu marine, pantalon retenu par une ceinture de cuir noir, porte des guêtres de 15 cm de haut et toile blanche, chaussé de brodequins à très fortes semelles caoutchouc »  
Dressé le 14 mai à 12h, sur la déclaration de Emmanuel Jaffré, 42 ans, gendarme à Sarzeau. Signé par Elie de Langlais, maire.

« n° 61 ; le 15 décembre 1942, à 14h30, a été découvert sur la plage au sud de l'étang de St Jacques, le corps d'un homme présumé aviateur anglais, démuné de la tête des mains et des pieds, vêtu d'un pantalon de drap de couleur grise, d'un caleçon blanc court en laine, d'un caleçon blanc long en laine, d'une chemise bleue avec cravate noire, d'un chandail bleu sans manches et d'un jersey bleu avec manches. Un morceau d'étoffe cousu sur l'intérieur de la ceinture du pantalon portait l'inscription : J.B Lewis and Sons, LTD, size 1, 1941, A.M. ».

Dressé le 18 décembre 1942, à dix heures sur la déclaration de Louis Goumon, 41 ans, gendarme à Sarzeau.

Signé Elie de Langlais, maire.

Deux noms sont gravés sur le monument des étrangers à Sarzeau, celui de Thomas Diamond, du régiment de Liverpool et celui de James Lester Wackinson, du 115<sup>ème</sup> squadron de la RAF.

---

<sup>3</sup> Dans son étude concernant « *L'occupation allemande dans les 261 communes du Morbihan* », Alain Floch relève la perte de 337 aviateurs britanniques, canadiens, Néo-Zélandais au-dessus du Morbihan, dont 159 disparurent en mer, 30 furent faits prisonniers, 1 put s'évader...

Les américains perdirent 140 aviateurs. Vingt Boeing B-17 (forteresses volantes) ont été abattus dans le ciel du département, entraînant la mort de 110 aviateurs, dont 50 disparus en mer, 70 furent faits prisonniers et 11 s'évadèrent grâce aux réseaux de résistance.

## Marché noir

En date du 25 décembre 1942, le « Nouvelliste » relate la mise aux arrêts de deux bouchers de la presqu'île, dont nous tairons les noms, qui auraient abattu et transporté clandestinement 380 animaux, il est aussi précisé qu'ils passèrent quelques nuits à Nazareth, la prison de Vannes en attendant le jugement. Un autre article de ce quotidien en date du 28 janvier 1944 indique que pour avoir abattu un veau, un des bouchers se vit condamné par le tribunal à 2400 francs d'amende. Cela faisait fréquemment suite à des dénonciations, comme la Cour d'Appel de Vannes le signale en date du 21 mai 1943 au sujet d'une autre affaire mettant aux prises deux bouchers, l'un de Sarzeau, l'autre de St Colombier.

Et pour bien démontrer la relative importance de ce « marché noir », en avril 1942, la gendarmerie allemande arrêta près de Lorient un camion contenant...300 kg de farine, 118 de lard et 26 de beurre. Le tout finit à l'hôpital Bodélio tandis que le chauffeur et son passager allèrent à la case « prison ». Parfois ça se termine plus mal, comme pour Joseph Seveno, 22 ans et Léon Le Coguic, 26 ans, de Sarzeau, qui en mai 1943, furent condamnés le premier à 4 ans de réclusion et le second à cinq, pour avoir nuitamment dépecé une brebis et un agneau sur l'île Godec. Et pour avoir mangé de ces animaux, la mère et le frère de Joseph furent condamnés à 3 mois avec sursis pour la première et à un an pour le second. L'île Godec servait de pâturage aux moutons de Bernadette Guyodo, qui eut à subir d'autres « prélèvements comme au début août de cette même année.

La presse, rapportant les décisions du tribunal correctionnel de Vannes, relate de nombreux faits de ce genre ainsi qu'un important braconnage, des vols « alimentaires » fréquents et le non-respect de la loi du 11 septembre 1941 concernant les « marchés », la vente des produits alimentaires sans tickets, l'abattage des animaux, la vendange dans les vignes du voisin...

Les sanctions sont lourdes, tels ces huit mois avec sursis, donnés par le tribunal correctionnel de Vannes à deux femmes de Sarzeau en date du 6 octobre 1943, pour un vol de prunes dans une prairie ou ce mois de prison donné à Rose Drevo, 22 ans, pour vol de chaussures

Et bien que ne se passant pas à Sarzeau, cet article d'Ouest-Eclair informe assez bien de ce qu'était ce « marché noir », sa nécessité...et ses risques.

*« Le 15 décembre dernier, les gendarmes de Saint-Jean-Brévelay, circulant sur une route de la commune, interrogèrent sur ce qu'il avait sur son porte-bagage d'un cycliste qui, après avoir déclaré se nommer Guillemet Alphonse, 46 ans, électricien, demeurant à Paris, 18, rue Letellier, et originaire de Saint-Barthélémy (Morbihan), avoua aux gendarmes qu'il emportait 5 kilos de beurre, 4 douzaines d'œufs et 2 poulets et qu'il était venu spécialement de Paris pour se ravitailler en tous produits qu'il aurait pu trouver à la campagne. Il omit cependant de dire qu'il avait déjà subi des condamnations pour des faits de ce genre dont une par le Tribunal de la Seine, en Juillet dernier, à 4 mois de prison et 500 fr. d'amende. Guillemet ne se présente pas à la barre. Le ministère public demande une condamnation sévère contre cet individu, qui est un spécialiste du marché noir et signale que sur appel d'un jugement du Tribunal de Pontivy, du 27 janvier dernier, la Cour de Rennes l'a condamné par arrêt du 20 mai 1942 à un an d'emprisonnement et à 20.000 fr. d'amende. Le Tribunal le condamne aujourd'hui par défaut à un mois d'emprisonnement, à 2.400 francs d'amende pour le délit et à 180 fr d'amende pour la contravention connexe de transport de denrées sans autorisation ».*  
Ouest-Eclair 4 juin 1942

## Ravitaillement

*« L'époque est à la pénurie, en presqu'île elle est présente, par exemple, à St Gildas de Rhuys en mars et octobre 1941, puis en février et mars 1942. Cela reprend en 1943, en avril, mai, juin, octobre et novembre, ou de nouveau en mars, mai et juin 1944. Les paysans ne livrent pas de farine, soit il n'y en a pas assez et de mauvaise qualité, soit le pain est immangeable. A Sarzeau la pénurie se manifeste en juillet 1943 et, cet automne-là, le pain est brun, visqueux, pas levé ».*

Ou alors, chacun se débrouillait à sa façon, tel que le raconte cet instituteur de Séné au sujet de ses grands-parents, retraités, qui habitaient un hameau de la presqu'île de Rhuys : « *le grand-père semait du blé (variété du blé de Bordeaux). Le blé était ensuite concassé chez un cousin fermier. Ainsi nous pouvions, avec cette farine un peu grossière, faire du pain et de la pâtisserie* ».

Des produits de remplacement existaient...pas excellents !! « *Tels les pains de maïs, secs comme du bois, pain de son ou faits avec de la châtaigne...* ».

« *La gendarmerie de Sarzeau a dressé des procès-verbaux pour hausse illicite aux cultivateurs M.J.M., G.F., M. et M. A., de la commune de Sarzeau, qui ont avoué avoir vendu leurs produits à des prix élevés depuis environ six mois. Mme Le Barillec, cultivatrice à Goursaho, en Sarzeau, a été l'objet d'un procès-verbal pour avoir vendu quelques denrées à 100 fr. le kilo* ».

Ouest-Eclair 14 juillet 1942

### **Sarzeau, fête des mères.**

« *Dimanche 31 mai, la commune de Sarzeau célébra avec ferveur la Fête des Mères. La cérémonie commença par la messe à l'église paroissiale, messe durant laquelle M. le Curé-Doyen de Sarzeau sut parler en termes choisis de la mère et de l'enfant. Grande réunion ensuite à la salle paroissiale Richemont présidée par M. Elie de Langlais, maire, entouré de M. le Curé, des membres du Conseil municipal et des personnalités de Sarzeau qui avalent répondu avec empressement à son invitation* ».

Ouest-Eclair 4 juin 1942

Chaque année, outre ce cérémonial, étaient attribuées les médailles de la famille, nombre de femmes de la presqu'île la reçurent ; d'argent si elles avaient mis au monde entre 7 et 9 enfants et de bronze, si c'était un peu moins, de 5 à 7. Dix femmes de Sarzeau furent décorées en 1942, 4 seulement en 1944.

## **Penvins dans la tourmente, 1939 - 1945.**

### **Témoignage d'un observateur attentif ayant vécu à Penvins durant ces quatre années d'occupation.**

« *31 janvier 1933 : « L'Ouest Eclair » imprime : « le président Hindenburg désigne M Hitler Chancelier du Reich* ».

*Hitler ? Ne connais pas.*

*Et à Penvins encore moins qu'ailleurs.*

*Dans cette bourgade rurale, peu d'abonnés au journal.*

*Qui devinerait que ce moustachu mal fagoté dans un « trench – coat » va réussir où les Vikings et les Anglais ont échoué grâce à l'intercession miraculeuse de Saint Gildas et de la Dame à la Quenouille ? A savoir : occuper Penvins.*

*Pourtant la guerre à Penvins, on connaît.*

*La « mission 1932 » vient d'ériger, au cimetière, le calvaire commémoratif de la saignée de 1914 – 1918.*

*Dix-huit noms !*

*La belle jeunesse d'un pays où les activités traditionnelles ne nourrissent plus leurs hommes, et sont d'ailleurs en plein déclin : les salines, concurrencées par le Midi ; la vigne, tuée par le phylloxéra ; le « blé blanc », victime du morcellement...et du manque de bras.*

*Quiconque a pu obtenir son certificat d'études s'engage dans l'armée, dans la gendarmerie...et reviendra bâtir et prendre sa retraite dans le hameau natal.*

*L'école, toute neuve, compte deux classes. Enfants élevés à la dure... Certains s'endorment parfois sur leurs cahiers. N'ont-ils pas, avec leur père, pêcheur-braconnier, passé la nuit sur une plate ? Chargés d'allumer des « bouchons » de paille pour attirer les aiguillettes autour de l'esquif.*

*Ils s'extasiaient au spectacle rare d'un camion automobile venu apporter des matériaux pour une maison...de futur retraité, en construction. Quelques privilégiés ont eu le bonheur de parcourir à pieds la route de St Colombier, pour grimper dans le petit train de Vannes.*

*Autre monstre mécanique, la batteuse – « la Mécanique », justement revient chaque été, dans un cliquetis de ferraille et le crissement des cailloux bleus écrasés sous les roues de métal.*

*Cailloux de schiste de Kerguet, fatalité des vélos.*

*La vanneuse aux courroies entrecroisées est tirée par trois paires de bœufs ; la locomobile Merlin, plus lourde, nécessite trois robustes chevaux attelés en flèche. Toutes deux arborent des bouquets de fleurs, salut des cultivateurs de Surzur d'où elles arrivent escortées par tous les gamins du village. Après le battage, les vendanges. L'affreux « Noah » a remplacé le « vieux plant » victime du phylloxéra, et qui ne valait guère mieux. Bah ! Ici la quantité prime la qualité.*

*1935 ; le canon tonne. M Hitler, élu le plus légalement du monde, reprend la Sarre le plus démocratiquement du monde.*

*Entre temps, il a expédié ses opposants en camp de concentration, et expédié tout court certains de ses compagnons.*

*Bah ! Comme dirait quelqu'un, ce n'est là qu'un détail...*

*Aussi l'état – major français engage t-il, à l'opposé de la ligne bleu des Vosges de grandes manœuvres.*

*Il a jeté son dévolu sur la baie de Suscinio.*

*Le génie creuse, au « corps de garde », deux nids de mitrailleuses (comblés par le sable), des retranchements derrière la dune du Parc (comblés par le sable), et renforce le « pont de Langlais » à travers le marais, face à la Cour.*

*Durant trois jours, les officiers seront hébergés chez l'habitant, des troupes se massent aux carrefours, des chars Renault modèle 1918 déboulèrent des « toul karr » (1) en crachant des projectiles à blanc. Au large, des vaisseaux de guerre.*

*A l'issue de ce beau-remue – ménage, la population assistera par un beau dimanche ensoleillé, à la revue des troupes par une cohorte de képis à feuilles de chêne, dont celui du général Weygand, sur l'isthme de la côte.*

*Ces képis au garde à vous dissimulent une certaine perplexité.*

*Les Penvinois ont appris de la bouche de certains de leurs hôtes que les « rouges » avaient débarqué par surprise en un lieu imprévu et contourné le dispositif défensif des « bleus ».*

*Ainsi ces grandes manœuvres préfiguraient elles le drame de 1940 ; matériel périmé, stratégie résolument défensive, surprise de Sedan.*

*1936 : on ne tire plus à blanc. M Hitler surprend, lui aussi : n'a t-il pas réoccupé la Rhénanie ?...et ce, en pleine crise ministérielle française.*

*Bah ! A son issue, M Sarraut affirme énergiquement : « Nous ne laisserons pas Strasbourg sous le feu des canons allemands ».*

*Ces canons, quand le vent souffle du sud, on les entendrait presque de Penvins. M Hitler est allé prêter la main à son ami Franco.*

*La marine française ne dit pas m.... à la guerre civile espagnole. Mais elle s'en désintéresse. Au cours des manœuvres « combinées » de l'année précédente, un plateau sous – marin, que les cuirassés devaient contourner, s'est rappelé à son bon souvenir. Celui de la « Recherche » au large de St Jacques.*

*Jusque-là, sa mer d'élection pour les exercices de tir était la zone de Quiberon. Mais elle y joue de malheur. En 1922, le cuirassé « France » s'est éventré sur une roche non signalée près de la Teignouse. Et, quelques années plus tard, son collègue, le « Voltaire » a expédié un obus de 340 en plein milieu de l'île d'Houat. Pas de victime, mais beaucoup de bruit dans tous les sens du terme. Le commandant à l'oreille fendue, et son navire sont mis à la réforme. La peine du talion lui est infligée ; puisqu'il a raté sa cible, il deviendra cible à son tour.*

*On le conduit sur le plateau de la Recherche, on coule du béton dans les cales, on ouvre les sabords. De la côte, une fière silhouette se découpe désormais en permanence à l'horizon.*

*Silhouette peu à peu hachée par les énormes projectiles qui défoncent sa cuirasse. Gerbes multicolores, blanches, rouges, vertes...jaillissant très haut. Silhouettes massives du « Lorraine », du « Provence ». Semblable à un chaland, le « Bearn » unique porte –avions français. Et, plus tard, le profil imposant du « Dunkerque » flambant neuf...en attendant de flamber à Mers el Kébir.*

*Le « Voltaire », bien sûr, a été désarmé. Au sens strict du terme : on a démonté ses canons. Mais les pêcheurs de St Jacques, de Landrezac, montés à bord au mépris de l'interdiction, y découvrirent des matelas et des couvertures par centaines, de la farine par tonne, des boîtes de conserves par milliers...bref, tout le nécessaire pour une campagne de plusieurs mois. On charrie le tout de nuit, à l'aviron, il y en aura même pour les voisins.*

*Un peu jaloux de cette manne, les retraités ne se font pas faute de stigmatiser ce « gaspillage bien militaire ».*

*1937 : les canons, on ne veut plus les entendre.*

*Tiens ! Les vacanciers deviennent plus nombreux à Penvins*

*Plusieurs nouvelles cabines de bain s'alignent entre la chapelle et la villa Ker Yvonne. Depuis l'été précédent, le Front Populaire au pouvoir a institué les congés payés. Plusieurs Penvinois émigrés à Paris en profitent pour s'offrir quinze jours à bon marché dans leur « bled » natal*

*Cette année, ils ont retardé d'un jour leur départ pour la visite de l'exposition universelle. Le triomphe de la science, de la civilisation, du progrès, on en oublie le canon qui gronde en Chine, en Espagne D'aucuns jugent indécente la propagande du pavillon de l'URSS, avec sa faucille et son marteau provocants brandis vers le ciel. M. Hitler, lui, a eu la discrétion de ne pas arborer la croix gammée Il se contente, médiocre artiste peintre et exécration poète, de faire rimer Stuka et Guernica.*

*1938 : chaude alerte.*

*M Hitler n'attend pas le printemps pour aller faire du tourisme dans son pays natal, l'Autriche, à la tête de son armée. De nombreuses pannes de ses chars pourtant flambant neufs ternissent cette opération-éclair ; échos railleurs dans la presse française.*

*Rira bien qui rira le dernier, maugrée le Fürher, maintenant armé jusqu'aux dents.*

*Il n'attend pas la fin des congés payés. Voici qu'il s'en prend à un pays allié, la Tchécoslovaquie, sous prétexte d'une minorité allemande « brimée ». Fin septembre, ultimatum...*

*Cette fois, l'affaire est grave. Rappel des réservistes fascicules 5 et 6. Astiquant leurs casques et leurs ceinturons, leurs pères, rescapés de 14 – 18, appréhendent les nouvelles horreurs qui les attendent. Heureusement, le complice Mussolini n'est pas prêt, lui. Cet ex-journaliste, polyglotte, est un bon entremetteur. Avec Messieurs Daladier et Chamberlain, il va rencontrer le chef nazi dans son fief de Munich. Accord final...humiliant. Et lâche soulagement. Et pourtant, retour triomphal de M. Chamberlain. « M. Hitler est un gentleman », confie-t-il à son entourage.*

*1939 : cette fois, ça y est.*

*Pourquoi donc ternir une si flatteuse réputation ? Pour l'anniversaire de l'Anschluss autrichien, le Furher engloutit d'un même coup de dent ce qui reste de la Tchécoslovaquie et le chiffon de papier de Munich.*

*« Aoh ! soupire, dépité, M Chamberlain, ce M Hitler n'est pas un gentleman ».*

*L'appétit vient en mangeant. Les « congés payés » de 1939 expliquent aux cultivateurs peu férus de géographie que M Hitler mijote un menu du côté de la salle à manger de Dantzig où l'on accède par le couloir polonais.*

*Le « Canard Enchaîné » leur a vivement recommandé d'emporter outre leur canne à pêche, leur casque et leur fusil.*

*Un coup de pouce du camarade Staline, et les dés sont jetés.*

*Le 1<sup>er</sup> septembre, le spécialiste des diatribes fumeuses martèle une phrase unique par sa sobriété ; « nous tirons depuis ce matin, 5 heures 45 ».*

*L'ex-gentleman vient de signifier l'arrêt de mort de cinquante-cinq millions de personnes.*

*1940 : le tourisme vert.*

*Depuis 8 mois, deux armées se regardent en chien de faïence. Le communiqué quotidien des armées de terre, de mer et de l'air tient peu de place en première de « l'Ouest Eclair » : « Rien à signaler ». « Drôle de guerre » disent en hochant la tête les anciens de Verdun*

*Le 10 mai, c'est l'assaut, fulgurant.*

*« Que deviennent-ils ? » s'inquiètent les pères et les mères. Dans la nasse de Dunkerque, la ligne Maginot contournée, la débâcle vers le sud ?...*

*Au début de la guerre, l'instituteur de Penvins, Eugène Merlet est tué au combat le 20 mai 1940.*

*Des réfugiés, assez peu nombreux, sont hébergés dans les villas désertées.*

*Le 17 juin, une voix chevrotante annonce la demande d'armistice.*

*Le Lendemain ; les Penvinois vaquent à leurs premières occupations matinales...Un rugissement au-dessus de leurs têtes : un avion rase les toits. A peine le temps d'entrevoir les croix noires.*

*Est-ce cet avion qui, des témoins le racontent, a piqué sur le « Voltaire » ancré à son rocher, a lâché ses bombes, a décrit un cercle, puis rendu perplexe par l'immobilité de sa cible, s'est éloigné, honteux comme un corbeau qu'un renard aurait berné. Il avait cru, probablement, avoir repéré le « Jean Bart », évadé ce même jour de St Nazaire.*

*Cependant sur le sol breton, l'ennemi, assuré de sa victoire, ne se presse pas. Parvenu le même jour à Rennes, il effectue un « Tro Breiz », s'assure des bases navales de Brest et Lorient et n'apparaît à Vannes que le 22.*

*Quel beau début d'été ! Le soleil brille, mais la plage est, bien évidemment, déserte.*

*Le mardi 25, vers neuf heures, un camion...Il est rouge brun, porte une plaque d'immatriculation surchargée WH.*

*Cette prise de guerre véhicule quatre soldats hilares, qui n'ont même pas l'arme à la bretelle.*

*Les enfants pourraient les prendre pour des bidasses en goguette, ne serait-ce leur uniforme...vert.*

*Bizarre, bizarre...les férus d'histoires ont retenu leur Lavisse : « Les allemands portaient des uniformes gris peu visibles... » face aux pantalons rouges de 14. Ces touristes vert- de-gris font demi-tour à la côte et s'en vont.*

*« Vannes occupé....Sarzeau peut être...mais Penvins, non ! »*

*C'est l'opinion optimiste des militaires en retraite.*

*Las, le dernier samedi du mois, le 29, une compagnie d'artillerie au grand complet arrive.*

*Hippomobile : quatre canons de 105 tirés par un nombre important de chevaux, sans compter les fourgons. Les bestiaux penvinois dehors ! Toutes les étables un peu spacieuses sont réquisitionnées, ainsi que des pièces dans les maisons de belle apparence.*

*Une exception, l'école. Le capitaine avait jeté son dévolu sur elle. Mais l'adjoint spécial a été informé officieusement de la mort au combat de l'instituteur, Eugène Merlet, une des 2500 victimes de l'atroce pilonnage d'Abbeville par les stukas le 20 mai.*

*« Ach so ! Nein ! »... dit l'officier. En ce début d'occupation, ils sont « korrecks ».*

*Chez l'habitant aussi, ils entrent et sortent discrètement, ôtent leurs bottes le soir, donnent des coups de main.*

*Tout à l'euphorie de leur triomphe, ils se font assez bien comprendre, le seul mot français qu'ils*

connaissent, est, curieusement, « comme-ci, comme ça », et expliquent que, depuis Namur, ils se sont contentés de suivre, l'arme à la bretelle, les panzer divisions.

« L'Angleterre ? kaputt. Ein monat, un mois tout au plus ».

Ce mois, l'un de ces bavarois ne le verra pas. Euphorie, et abus possible du cognac qu'ils trouvent encore, ainsi que du café dans les épiceries ? Toujours est-il que la courbe du « Doar Segal » près du calvaire de la route de Landrezac, est fatale à un camion et à l'un de ses occupants.

Ce mois, ses compagnons ne l'achèvent pas à Penvins. Au bout de trois semaines, ils sont relevés par un peloton de motocyclistes prussiens aux mines rébarbatives. Le temps lui aussi est devenu maussade ; ils déambulent, revêtus de leurs imperméables, sous un crachin tenace.

Mais les cultivateurs poussent un soupir de soulagement. Plus de moteurs à crottin : les bestiaux réintègrent leurs abris. Le seul ennuyé est l'adjoint spécial Ange Drean.

Un feldwebel cantonné à Surzur s'est avisé d'annexer administrativement Penvins. Ce petit chef vient lui rendre de fréquentes visites en side-car pour édicter des ordres tracassiers : affichage obligatoire de la liste des habitants de chaque maison ; usage obligatoire de l'heure allemande dans les commerces ; obligation pour chacun de balayer la voie publique devant son domicile le mercredi et le samedi dès l'aube...

Ces brimades tomberont vite en désuétude. En attendant, les Penvinois se consolent comme ils peuvent en qualifiant cet adjudant Flick à la mode nazie de « Moi c'est Moi ».

C'est le surnom qu'ont colporté les Surzurois, depuis une mémorable algarade au café de la gare. Le feldwebel a usé de cette majestueuse expression inspirée du Roi-Soleil, en exigeant d'être servi avant les clients habituels. La tenancière, l'accorte Marie, s'est campée devant lui, et lui a déversé des morceaux choisis de son vocabulaire. Peu expert en argot, et à fortiori en breton, le führer au petit pied a pris le parti de tourner les talons.

Heureusement, il le fera définitivement, avec son unité, peu de temps après. La relève est assurée, cette fois, par des fantassins, assez pauvrement équipés de quelques fourgons hippomobiles. Ce sont d'ailleurs des réservistes de Westphalie, paraissant âgés de trente à quarante ans, et qui, eux non plus, n'ont pas été au combat.

A Penvins comme ailleurs, on se dit que, si les chars français avaient été mieux utilisés par le commandement contre ceux d'en face, on n'en serait pas là. Le réarmement hitlérien, hâtif, présentait de sérieuses lacunes...

Ainsi, la famille Guillo héberge deux sous-officiers. L'un, à l'allure professorale, est infirmier : même pour les civils, s'il y a lieu. L'autre est un gros homme, physiquement semblable à Goering : son compagnon le surnomme « gross papa ». Il réplique par « petit hospital » ; allusion à la mallette de secours d'urgence toujours à la main. Ce ne sont pas des foudres de guerre ; le ventru aspire à la réforme par la limite d'âge, qui serait déjà intervenue si ce maudit Churchill n'avait fait la sourde oreille aux généreuses offres de paix du Führer.

Tous deux montrent des photos de leur famille, à Wuppertal, dans la Ruhr. Que sont devenus ces deux braves bougres, dans leur cité anéantie sous les bombes ? Jacques Prévert ne s'est pas encore écrié, devant une de ses sœurs d'infortune « Ah ! Barbara, quelle connerie la guerre : ».

Leurs prédécesseurs, les artilleurs, montraient aussi des photos de la campagne de Pologne. L'une d'elles, prise à contre-jour représente des civils, baluchons à la main, marchant à pas pressés, fuyant dirait-on, devant des soldats casqués et armés. « Juden... » ...expliquent les trouffions, d'un ton indifférent.

Ce ne sont pas des nazis, bien sûr. N'empêche qu'à la question naïve : « Hitler, nicht gut ? », ils répondent en chœur, « Ja, Hitler gut ». Sous un régime, n'est-ce pas, où même les enfants sont invités à dénoncer leurs parents, quelle autre réponse attendre ?

Durant ces tristes semaines, les mobilisés de Penvins redonnent signe de vie. A l'exception d'Eugène Merlet, précité, aucun n'a été tué ni même blessé. Une demi-douzaine parmi eux ont été faits prisonniers. Les autres se partagent entre les rescapés de l'enfer de Dunkerque, rapatriés

d'Angleterre sans armes, voire sans uniforme ; et ceux que la débâcle a emporté dans le Midi, en zone dite libre.

Les uns sont rentrés par étapes, sans être inquiétés quand ils ont trouvé des vêtements civils. D'autres se sont fait démobiliser le plus régulièrement du monde dans une gendarmerie.

« Papier ? Ja, korrekt ». Le vainqueur est débonnaire, persuadé qu'il est de la victoire totale imminente. Ainsi un autre enfant de Penvins, territorial, fait prisonnier à l'arsenal de Vannes, peut sortir sur parole et rendre visite presque quotidiennement à sa famille. Trop rares sont ses copains qui en profitent pour fausser compagnie à leurs gardiens : un jour, sans crier gare, ce sera le départ pour l'Allemagne.

1941, les canons se sont éloignés.

Premier de l'an presque normal. Les épiceries ont encore des stocks, nonobstant les ponctions de l'occupant. A la campagne viande et pain sont assurés. A Paris, hélas ! C'est « l'hiver rutabaga ».

Veillées de Nouvel An entre voisins et parents, comme de coutume. Une seule contrainte : le couvre-feu à onze heures (allemande), même si une mauvaise rencontre est à peu près exclue.

En effet, l'unité d'infanterie est partie depuis quelques semaines. Pendant un an et demi environ, aux tenues feldgrau se substituent les uniformes gris souris à revers ailés de la Luftwaffe. La villa « les Mimosas » héberge l'antenne d'un poste d'écoute, ou radar, servi par une douzaine de « rampants ».

Occupation « légère » donc. Des jeunes gens bien élevés et sans histoire. Un beau grand blond au calot élégamment incliné, prénommé Gustav, est le plus loquace. Il ne manque jamais de saluer ma mère et ma tante d'un « bonjour, maman » avant d'engager la conversation.

On ne le sait pas encore, mais ce vide militaire atteste l'intention de Hitler, après l'échec contre l'espace aérien anglais, d'attaquer l'URSS. La guerre s'éloigne vers l'Est. Heureusement que l'écoute de Radio Londres « les Français parlent aux Français », même si elle ne tambourine pas encore les trois brèves et la longue du V victorieux, remonte quelque peu le moral.

Il en faut, car la Wehrmacht, après avoir dû secourir le calamiteux « César de carnaval » empêtré dans les Balkans, fonce vers Leningrad et Moscou.

1942 ; les canons reviennent.

« Bonne année, bonne santé, et le paradis à la fin de vos jours »

Le paradis ? Il passerait nécessairement et préalablement par la libération.

Difficile de l'espérer pour cette nouvelle année.

Certes, les allemands ont été arrêtés devant Moscou, mais lorsque la neige aura fondu... ? Certes, les Etats-Unis viennent d'entrer en guerre, mais elle commence par Pearl-Harbour.

On va tout de même veiller entre voisins. Pour la circonstance, on a mis de côté un peu de précieux « vrai café », pour changer de l'orge grillée quotidienne.

Ainsi en va-t-il le 2 janvier vers 21 heures 30.

Soudain, simultanément, l'électricité s'éteint, et de violentes détonations ébranlent les couvertures. De nouvelles explosions allument des éclairs fulgurants qui transpercent les rideaux de camouflage de rigueur. On entend roder des avions... On attend un moment dans le noir, puis on se hasarde à allumer la lampe à pétrole. Ne gaspillons pas le précieux liquide. On prend congé et on sort sous le clair de pleine lune. Des lueurs dansantes à l'Est. Le couvre-feu est proche. Demain on éclairera ce mystère.

Le lendemain, un habitant de La Grée, de retour de la boulangerie, raconte que là-bas, des portes et des fenêtres se sont ouvertes, de grosses bombes étaient tombées devant la chapelle.

Allons voir. Près du calvaire, dans un champ, deux des « radios » allemands examinent un gros crayon hexagonal fiché dans le sol, long de soixante bons centimètres, épais de dix. « Phosphore » dit l'un d'eux.

Entre la chapelle et la villa Ker Yvonne, un impact de bombe amorti par le sable. La mer est basse par grande marée. Trois cratères de quatre à cinq mètres de diamètre trouent la grève, exhumant la

*tourbe de l'ancien marais côtier, préhistorique ou à tout le moins médiéval. D'autres impacts au Corps de Garde, autour du Tourc'h...pris pour un navire.*

*Les gens de Banastère, les traits tirés, racontent que leur bourgade était illuminée comme en plein jour, le chenal étant « en feu ». Une des bombes incendiaires au phosphore s'est d'ailleurs plantée dans un tas de fumier, à quelques mètres des habitations.*

*On constatera par la suite que d'autres chapelets de projectiles explosifs ont creusé des excavations dans les anciennes salines de Toulcaden, et près de la pointe de Bécudo, où elles sont encore visibles.*

*La radio de Londres, à treize heures, annonce que la Royal Air Force a bombardé les installations portuaires de saint Nazaire. Efficacement, qui plus est.*

*Cette petite erreur de navigation se solde, en définitive sans une égratignure et sans dégâts notables. Cette nuit agitée témoigne, entre autres, de la reprise de l'initiative offensive par les Britanniques. Le temps n'est pas loin, en avril, où ils enverront plus de mille bombardiers dans un même raid sur Cologne.*

*Ils s'enhardissent à débarquer sur les côtes de la Manche pour des opérations de commando. Et à harceler dans leur repaire de Brest les cuirassés « Scharnhorst » et « Gneisenau ».*

*A mi-février, les deux vaisseaux, accompagnés du croiseur « Prinz Eugen », profitent d'un soir de brume pour quitter ce lieu malsain.*

*L'audace de Hitler les pousse à regagner l'Allemagne par le pas de calais. Ils y parviennent, et Goebbels ricane sur les ondes.*

*Début avril, les vagues de la « Grande Côte » rejettent des fragments de coque de bois et diverses épaves toutes fraîches portant des inscriptions en anglais. Vedettes victimes de la réaction allemande après la surprise du coup de main contre la forme-écluse de Saint Nazaire le 28 mars. Opération magnifiquement organisée et exécutée, mais aux pertes sensibles en raison de la distance. Ce sera le seul débarquement sur le rivage atlantique.*

*Davantage que ces commandos-éclair, c'est la menace d'un second front qui préoccupe les allemands. Staline le réclame à cor et à cri ; Churchill et Roosevelt concèdent que les soviétiques portent tout le poids de la guerre, et se rendent à sa demande. Mais ce n'est pas pour demain.*

*Hommes d'ordre et de précaution, les militaires allemands se mettent en devoir d'édifier le « Mur de l'Atlantique ». Vaste programme. L'organisation Todt supervise.*

*Le poste d'écoute s'en va, des feldgrau assez peu nombreux réapparaissent pour la surveillance des travaux, à Penvins, Landrezac (promontoire du Blein Rah) et Beg lan. On embauche tous les volontaires français. On n'en manquera pas, pour trois raisons au moins : la guerre et ses pénuries ont créé du chômage ; quand on craint d'être requis pour la relève en Allemagne, on préfère rester au pays sans devoir se cacher ; enfin l'édification des blockhaus est un travail bien payé... et pour cause. C'est la France qui paie, (20 millions de Marks) soit 400 millions par jour pour frais ...d'occupation, aux termes de la convention d'armistice.*

*Durement éprouvée par le gel, la neige et la boue des plaines infinies de l'Est, la Wehrmacht a attendu le début de l'été pour repartir à l'attaque. Ses chasseurs alpins hissent « la svastika » sur le plus haut sommet du Caucase, mais la résistance soviétique se durcit devant Stalingrad. « En viendrez-vous à bout cette année ? » demande-t-on innocemment à un soldat allemand ... ». En 1943...peut être ... » répond-il, désabusé et désespérant visiblement de revoir bientôt son Vaterland. Ce combat sans merci, qui sonne le glas de la Blitzkrieg exaspère par contre les nazis. Si on se rend à Vannes, le petit train à vapeur a repris du service, la pénurie de gas-oil ayant immobilisé les éphémères automotrices, on ne voit plus d'étoiles jaunes, mais les affreuses affiches rouges ou jaunes « Bekanntmachung » qui dressent des listes de fusillés ensanglantant les murs.*

*Taisez-vous, méfiez-vous...Même en une bourgade retirée. Deux demoiselles d'un certain âge, originaires de La Grée et employées des PTT, sont revenues en congé. Au cours d'une conversation, elles manifestent leur admiration pour l'Armée Rouge, son chef suprême et le régime soviétique. Un au moins des auditeurs est scandalisé. Par personne interposée, il suggère fortement à l'adjoint*

*d'user de son mandat pour une intervention contre ces mauvais français. Ange Drean ne mange pas de ce pain là. Affaire sans suite, se dit-il. Aussi est-il surpris d'apprendre, quelques temps après, que les deux fonctionnaires ont été blâmées, rétrogradées et déplacées pour propos subversifs. Sur les cinq millions de lettres de dénonciation retrouvées dans les archives de la Gestapo en France, honteux record d'Europe, il fallait bien qu'une au moins émanât de Penvins.*

*Le 19 août, le cultivateur d'En Iniz, presque à la pointe, se voit interdire au matin l'accès de sa ferme par une sentinelle en armes devant le « Rigol » (prononcez Reudjöl) d'évacuation des eaux du marais. Pêcheurs et passants également.*

*Une agitation et un énervement inhabituel s'observent chez les occupants. On sent qu'il ne ferait pas bon transgresser l'interdiction. Ce n'est que le soir que Radio Londres dévoilera la raison de ce branle-bas : les Anglo-Canadiens ont procédé à une reconnaissance en force à Dieppe. Ils annoncent la destruction de 98 avions de la Luftwaffe, et reconnaissent la perte de 91 appareils. Bigre : ce n'était pas un simple coup de main !*

*Le 8 novembre, c'est un vrai débarquement. Mais en Afrique du Nord. Il sonne toutefois l'heure de vérité qui discréditera Vichy ; les nazis occupent la zone dite libre, au mépris de l'armistice ; la flotte se saborde à Toulon et Pétain oublie de saisir l'opportunité de prendre des distances avec ceux avec qui il s'est compromis.*

*Le même mois, la VI<sup>e</sup> armée allemande se fait encercler à Stalingrad.*

*Allons ! Le tournant décisif est pris, Ce n'est plus qu'une question de temps.*

*1943 ; l'Est reflue vers l'Ouest.*

*Encore un « café » du Nouvel An à l'orge. Mais l'espoir est dans les cœurs. Qui imaginerait que trois longues années d'épreuves nous attendent encore ?*

*Rommel et son Afrika Korps sont chassés du continent du même nom. Face aux côtes italiennes, Churchill pronostique à Roosevelt qu'il s'agit du ventre mou de l'Europe.*

*Erreur de diagnostic... De fait, la déconfiture de Mussolini est rapide. Mais une fois de plus, la réaction allemande est vigoureuse et prompte. Goebbels couvre les murs, à Vannes, à Sarzeau...d'affiches ironiques où l'escargot anglo-américain se hisse péniblement le long de la botte italienne : « It's a long way to Rome ».*

*A l'Est aussi, l'allemand recule...trop lentement. Défense « en hérisson » et contre-attaques menées par les fanatiques Waffen SS autorisent le même Goebbels à user de l'expression « défense élastique » qui fait rire sous cape. Les nazis font flèche de tout bois, recrutant des volontaires (LVF, Waffen SS) et opèrent des ponctions dans les effectifs d'occupation à l'Ouest.*

*Ils les remplacent en partie par des volontaires recrutés parmi les millions de prisonniers soviétiques de 1941.*

*Ainsi voit-on arriver à Penvins, pour occuper les blockhaus terminés et pourvus de canon de 77 anti-chars, de nouveaux feldgraus. Un détail, ils portent au bras un écusson noir et rouge avec la mention « Georgien ».*

*Ce sont en effet les fils du Caucase. Ils portent des uniformes fatigués, visiblement abandonnés par les bons aryens de la Wehrmacht, et sont mal équipés : quelques vieux fourgons hippomobiles. Troupe statique, aux capacités de déplacement limitées, assignée à la défense côtière.*

*La compagnie a pour capitaine un géorgien, brun et basané comme ses hommes, quelques têtes blondes cependant, le commandement a pris la précaution d'encadrer ses ex-ennemis par des Germains bon teint. La direction effective de l'unité incombe à un lieutenant allemand, un nommé Lüdeck, qui s'efforcera durant la longue année de leur séjour, d'arrondir les angles des relations avec la population civile.*

*Voici en effet d'étranges personnages aux yeux des Penvinois. Les rations allemandes, prodigues en pommes de terre et parcimonieuses en pain, ne leur conviennent guère. Quand ils ne peuvent acheter, ils se font volontiers chapardeurs ; œufs, lait pris au pis des vaches au pré. Issus d'un pays sans route, ils dédaignent le bitume ; quand ils se rendent au Tour Du Parc pour y quémander du*

*pain, ils marchent en ligne droite, vers le clocher, franchissant haies, buissons, bas-fonds marécageux avec une aisance stupéfiante.*

*Peuple de cavaliers, ils sont aussi aux petits soins pour leurs montures. D'avril à Octobre, ils les conduisent au rivage en les chevauchants nus.*

*Pour les abreuver, ils utilisent indistinctement les puits réservés traditionnellement à cet usage et les fontaines ou puits à l'eau réputée bonne pour les humains. Le seau où a bu l'animal replonge dans le puits...il y a là source d'irritation et d'altercations. La controverse laisse indifférents les allemands qui se contentent d'apposer indistinctement sur chaque source l'étiquette « kein trinkwasser », eau non potable.*

*Ces hommes sont souvent beaux et intelligents. Ils apprennent très vite le minimum de mots français. Mais ils ont la nostalgie de leur pays, dont ils sont sans nouvelles. L'un d'eux, entré dans la maison Guillo pour demander des œufs, avise une carte des opérations à l'Est où le front a été tracé à la craie.*

*Il traduit, pensif, des noms de villes : Bielaia-Zerkov, l'église blanche (bizarre qu'il ait échappé à l'athée Staline).*

*Il revient avec ...des cadeaux : un paquet de gâteaux secs et un flacon de Pétrole Hahn. Ni l'un ni l'autre ne sont étanches, et les gâteaux ont gout de pétrole. En ce temps de pénurie, on n'en laissera pas une miette malgré tout.*

*Cette générosité est intéressée ; il demande à écouter Radio Moscou. Prudemment on lui répond que le poste n'est pas prévu pour cette longueur d'onde...et la maîtresse de maison le recouvrira dorénavant d'une étoffe. Car Moscou est écrit en toutes lettres sur le cadran, à côté de « Radio-Paris ment ».*

*Cacher les postes de radio, les provisions, les armes (certains chasseurs, tenus de livrer leurs fusils, avaient déniché une vieille pétoire en lieu et place)...les hommes aussi.*

*Ceux nés en 1922, classe 42, ont été requis pour la duperie de la « relève ». Peu d'entre eux partent en Allemagne en proie, maintenant, aux bombardements massifs, l'un des allemands nous a confié un jour, l'horreur de la tempête de feu au phosphore sur Hambourg, où il a perdu des proches. Les réfractaires se cachent chez des parents ou des amis...parfois même au domicile familial, prêts à gagner la cache du grenier à la moindre alerte. Les parents reçoivent de temps en temps la visite d'un gendarme de Sarzeau...en civil. Il vient les avertir de la prochaine enquête à leur sujet.*

*Les gendarmes font partie du groupement de résistance dirigé par le commandant départemental Guillaudot.*

*Mais il est des pandores pétainistes, l'un d'eux sermonne les jeunes réfractaires ; « votre place est en Allemagne, votre devoir est de vous y rendre »...il ne va tout de même pas jusqu'à les arrêter.*

*Un jour, le gendarme retraité Guillo est interpellé par deux quidams, par-dessus le mur de son jardin. Deux inconnus, des cyclistes. Ils doivent pourtant être pourvus du « Bescheinigung », le laissez-passer en zone côtière interdite, une de plus !*

*Ils engagent la conversation sur les légumes, la pluie et le beau temps. Puis adroitement, ils l'orientent vers l'importance des effectifs des occupants et celle de leurs fortifications.*

*« Des espions anglais » pensera l'interrogé !! ; Plutôt des subordonnés de Guillaudot.*

*N'est-ce pas cette même année, en effet, que ce grand résistant acheminera vers Londres une précieuse récolte d'informations, intitulé « Panier de cerise », sur les défenses côtières allemandes du Morbihan. Recueil subjectif dans la mesure où il conclut que le secteur le moins fortifié et le plus mal défendu est celui de la baie de Suscinio. Nous aurons l'occasion d'y revenir...*

*Mal défendu, c'est vrai quand les assaillants sont aussi déterminés que les frères Le Boulicaut de Landrezac.*

*Voilà que, sous prétexte que la présence de toute embarcation sur la plage est interdite, les Georgiens leur ont confisqué leur plate...et s'amuse avec elle, devant leur cantonnement de Ker Yvonne.*

*Ça ne se passera pas comme ça gronde Raymond, qui en 40, a abattu, avec son fusil mitrailleur,*

aux dires de ses camarades de combat, plusieurs dizaines de tankistes et motocyclistes d'une panzerdivision.

Avec son cadet, par un beau clair de lune, il longe la plage, l'œil aux aguets. Les deux hommes se mettent à l'eau du côté du « Hient-Glaz », et nagent jusqu'à la barque mouillée dans la baie. Les avirons sont au fond, parfait !

Non, car la remontée de l'ancre fait entendre un cliquetis intempestif. Un chien aboie, un projecteur s'allume, il balaie la plage et la baie.

Les deux hommes se sont aplatis au fond de l'esquif. Le silence et l'obscurité revenus, ils se remettent prudemment à l'eau, pour éviter le clapotis des avirons, et, excellents nageurs, poussent la plate vers le large. Là, ils se réchauffent en faisant force de rames...jusqu'au fond des marais de Banastère, dans les salines à l'abandon.

Une fois reposés, ils y retournent, outils sur l'épaule, saluant ironiquement les Georgiens de faction, et camoufleront l'embarcation sous les ronces et les branchages.

Voilà qu'un général ou colonel allemand s'avise, justement de ce que le rayon d'action du projecteur, et le champ de visée des pièces, est masqué par les constructions de la pointe. Il fait prévenir les propriétaires, aimable attention, qu'il va les faire sauter.

Ainsi disparaît le vieux « Corps de Garde » des douaniers cher au cœur des Penvinois.

Ainsi s'effondre la villa en terrasse « Ker Flots ». Ce n'est pas un chef-d'œuvre architectural...mais tout de même, un spécimen typique de construction balnéaire style 1900.

Et la jolie chapelle construite en 1897, elle ne verra même pas son cinquantenaire ? Le cœur serré à cette pensée, l'abbé Buquen, vicaire de Penvins, va plaider sa cause à la Kommandantur, la Feldkommandantur qui a évincé la préfecture.

Un officier bienveillant, peut être catholique, l'écoute mettre en avant « l'intérêt historique » de l'édifice, et conter le miracle, du XVII<sup>e</sup> siècle, de la « Dame à la Quenouille » repoussant le débarquement anglais. Comment se mettre à dos une si précieuse alliée contre la perfide Albion ? Et l'allemand promet de saisir le service des monuments historiques de la Wehrmacht. Si, ça existe : Zacharie Le Rouzic, conservateur des monuments mégalithiques, l'a saisi pour le tumulus du Petit Mont...trop tard pour éviter la dégradation du monument par un blockhaus.

Ici, une décision suspensive a été prise. Le temps que le dossier gravisse les échelons hiérarchiques jusqu'à Berlin, et retour par les mêmes étapes, la libération sera intervenue. La chapelle est sauvée. En attendant, l'ennemi est toujours là.

Au large, rien en vue : pas même le « Voltaire ». On a constaté que sa silhouette se crénelait, que les brèches s'élargissaient, jusqu'à sa disparition totale.

Une entreprise italienne a reçu mission des allemands de tout y récupérer. Elle embauche quelques français demeurés désœuvrés depuis l'achèvement des blockhaus. Pour les occupants, récolte fructueuse de ferraille rouillée, mais proportion anormalement faible de cuivre et de laiton. Ils n'ont pas été perdus pour tout le monde, et alimenteront un troc fructueux.

Marché noir analogue, lorsque le petit train amenait les matériaux nécessaires aux fortifications en construction. Près de Surzur, il s'essouffait dans une côte, au point de permettre à des gens aux aguets de monter sur les wagons découverts et les plateaux. Ils précipitaient sur le sol des sacs de ciment. Mécanicien, chauffeur et chef de train savaient que nul ne vérifiait le chargement à l'arrivée. A condition d'avoir la sagesse de ne pas outrepasser un raisonnable pourcentage...

« Radio Londres » a préconisé que l'on dessine des « V » comme victoire sur les murs. Pour reconforter les Français...et démoraliser les Allemands. Goebbels réplique en faisant peindre au pochoir des « V » ornés de lauriers. Trop beaux pour être honnêtes.

Ne pas confondre, se disent les résistants du graffiti. Et ils ajoutent une croix de Lorraine entre les branches de la lettre. Et au-dessus : 1943 = 1918.

Hélas, leur vœu a au moins un an d'avance.

1944 : dures épreuves, grandes joies.

Encore deux affiches de propagande.

La première, sur fond de ruines, celles de la cathédrale de Rouen. En surimpression, la silhouette de Jeanne d'Arc. Et cette légende ; « Les assassins reviennent toujours sur le lieu de leur crime ».

La seconde, sur fond de ruines. Encore, mais anonymes. Et la légende « pourvu qu'ils débarquent...mais pas chez moi ».

Les deux produits de l'officine de Goebbels, la propagandastaffel, reflètent parfaitement la préoccupation majeure de tous, en ce début d'année.

Préoccupation des alliés, qui ont tiré les leçons de la coûteuse expérience de Dieppe.

Pas de débarquement dans un port ; ils sont trop bien défendus. Qu'à cela ne tienne, se disent les Américains, gens pratiques ; construisons des ports artificiels flottants.

Et puis, se disent les Anglais, gens rusés, plongeons nos adversaires dans le doute, et l'erreur si possible, quant au lieu choisi.

Et ils bombardent à outrance ponts, gares, carrefours...au nord de la Seine, Rouen entre autres.

ET ils montent avec une prodigieuse habileté l'opération « Fortitude » qui consiste à convaincre l'ennemi qu'ils frapperont au plus court, c'est à dire dans le Pas de Calais. Prodigieux et répugnant à la fois, puisqu'ils n'hésiteront pas à « brûler » et à faire tomber aux mains de la Gestapo, des résistants pourvus de fausses informations. De fausses vraies, tant elles sont plausibles. Préoccupation des allemands ; où aura lieu ce débarquement ? La plupart des généraux sont convaincus, grâce à « Fortitude » que ce sera au nord de la France.

Hitler, inspiré par l'intuition diabolique qui lui a, par malheur, tant servi, est convaincu que ce sera en Normandie.

Rommel, nommé commandant en chef du Front de l'Ouest, inspecte les côtes et exprime son mécontentement, « Avoir prévu de quoi accueillir les Alliés sur les plages, c'est bien dit-il, mais il faut avant tout, les empêcher de mettre les pieds à terre ». Cette phrase ignorée des Penvinsois aura cependant des répercussions sur leur vie.

Préoccupation des Français ; à quand ce débarquement ? Pourvu que ça réussisse mieux que dans la montagneuse Italie. Car les valets de plume et de radio au service de la Collaboration ne manquent pas de décrire cette éventualité en termes apocalyptiques. Deux d'entre eux, sur Radio Paris, sont assez écoutés en raison de leur talent certain : Philippe Henriot et Jean-Hérol Paquis.

Ce dernier amène adroitement l'immuable conclusion de son éditorial : « L'Angleterre, comme Carthage, doit être détruite ». Radio Londres, dans un de ses « messages personnels » rétorque ; « Paquis, comme Carthage, doit être détruit ».

Ces messages personnels, souvent humoristiques, amusent les auditeurs, et les convainquent qu'un réseau de résistance très dense et très étendu s'est mis en place, prêt à étouffer entre ses tentacules, au premier signal, le monstre nazi.

Préoccupation des habitants du littoral en général, et des Penvinsois en particulier ; où ce débarquement ?...pas chez nous, surtout ! « Alors, nous serions propres » s'exclament les anciens de 14 – 18, valorisant l'argument de Goebbels. Il en est question au soir du Nouvel An, triste soirée presque comme les autres : plus de café, plus de voisins, parents et amis.

A quoi bon ? Les Georgiens se procurent parfois du « Noah » et en abusent. Il vaut mieux ne pas les rencontrer la nuit. Et puis, les patrouilles deviennent tatillonnes ; une couverture mal tirée contre la porte, un rai de lumière qui filtre et les coups de crosse ébranlent l'huis. On se garde d'ouvrir, on éteint...et le bruit de bottes s'éloigne.

Ainsi vont les jours jusqu'au printemps, sans événement notable...sauf l'évacuation, sur ordre, des civils de La Grée. Ils seront hébergés tant bien que mal chez des parents et amis.

Six juin à l'aube. Le jour le plus long.

Avant la radio, l'agitation, l'excitation des occupants laissent présager la grande nouvelle. Ainsi depuis quelques jours, l'activité aérienne. Un combat a eu lieu de part et d'autre de l'embouchure de la

*Vilaine. On a ramassé des douilles de mitrailleuses, et vu tomber des avions dans la mer. Longtemps leurs épaves seront fatales aux filets des pêcheurs.*

*Vingt-quatre heures cruciales. Radio Londres publie des communiqués militaires sinon enthousiastes, du moins satisfaits. Des têtes de pont consolidées, puis réunies, puis Bayeux libéré...*

*En Normandie, Hitler avait raison. Mais il dormait à l'heure de l'attaque. Nul n'a osé réveiller le despote aux terribles colères, et encore moins transgresser son ordre formel de ne jamais déplacer une unité sans sa permission.*

*Seul, peut-être, le maréchal Rommel aurait osé ; mais il était en permission, justement. Coup de pouce du destin...*

*Quelques jours plus tard, les alliés mitraillent sa voiture et l'expédient à l'hôpital. Sur les routes, sur les voies ferrées, tout ce qui bouge est attaqué, sans trêve ni répit.*

*Dès le 6 juin, la plupart des transports civils sont interrompus. La prudence aurait exigé que l'on reporte toutes les occasions de rassemblement. Hélas, après la tragédie de Bruz, près de Rennes, où « l'aera bombing » (bombardement d'étendue) des américains a conduit des dizaines de premiers communiant de l'église au cimetière, c'est Ploërmel le 12 juin, jour du certificat d'études primaires. Collèges et Lycées ferment leurs portes ; les élèves internes rentrent chez eux comme ils peuvent, souvent à pied. Les normaliens de Vannes, repliés à Laval, pour cause de réquisition de leur école, doivent se rapprocher par étapes, couchant à la belle étoile ou dans des greniers. Un groupe croise un convoi allemand, à cet instant des avions mitrailleurs piquent...allongés dans le fossé, ils entendent les balles miauler autour d'eux.*

*L'arrivée dans le Morbihan, département à maquis, est pleine de périls : les ponts de la Vilaine et du canal de Nantes à Brest sont gardés dès la tombée de la nuit. Tout porteur de valise est un suspect...*

*L'un d'eux arrive chez lui en pays Pourlet, se couche harassé...pour être réveillé à coups de bottes et emmené. Il disparaît à jamais.*

*Un autre parvient, en fin d'après-midi, au haut du cimetière de Penvins, accueilli par un Géorgien casqué et armé. Celui-ci le reconnaît d'emblée. Ouf ! «Papiers inutiles ».*

*Quel plaisir vraiment d'arriver en pays de connaissances. L'ampoule envenimée qui le fait boiter guérira vite.*

*Pourtant il continue de porter un pansement, de boîter...encore plus bas et de s'aider d'une canne. C'est que les consignes de Rommel sont appliquées à la lettre. Sur la plage, l'occupant dispose, avec des engins appropriés, des barrières métalliques (provenant de la ligne Maginot) et des tétraèdres de béton couronnés d'une mine.*

*Et sur terre, dans tous les champs de grande étendue, des asperges de Rommel. Ce sont de grands poteaux, prélevés dans le bois de la Cour, plantés à intervalles de cinquante mètres, et aux sommets reliés par des fils de fer.*

*Abattage, transport, creusement des trous et mise en place sont à exécuter par tous les attelages et hommes valides. Les nouveaux serfs maugréent, mais s'exécutent.*

*Le rendement de ce travail de mauvaise grâce est, comme toujours, dérisoire. Les surveillants géorgiens ne peuvent être partout : maint chargement verse au détour d'une haie. Les barres à mine rencontrent un sous-sol rocailleux qui ralentit la percée ; preuve à l'appui, des pierres...empruntées au mur voisin.*

*La plupart des géorgiens, pas directement intéressés à la défense avancée du Grand Reich, sont assez conciliants, amadoués par une cigarette, un coup de cidre ou de vin. Ces Géorgiens sont jugés « grossiers, ivrognes, sadiques... » par une grande part de la population et ont laissé de leur passage quelques traces à Penvins et sans doute aussi ailleurs.*

*Mais l'un d'eux, plus zélé, harcèle ses esclaves de « schnell, schnell » impératifs. Un des requis du Tour Du parc, décide d'appliquer la peine du talion à ce casse-pieds.*

*Il laisse tomber comme par mégarde, l'extrémité d'un poteau sur les bottes du cerbère. La victime de cette plaisanterie lourde saisit à deux mains, dans un premier temps le pied endolori, et dans un second sa mitrailleuse.*

*Un autre requis est assez prompt pour la lui arracher des mains. Il court à perdre haleine la remettre, crosse en l'air au lieutenant allemand. L'incident n'aura pas de suite.*

*Ces requis sont d'autant moins ardents au travail qu'au retour ils trouvent la portion congrue au lieu d'un repas reconstituant. Voici que le pain manque totalement. A l'époque, on ne saurait s'en passer ; les ménagères se mettent à boulanger tant bien que mal, et cuisent au four de la cuisinière, quand il y en a une. Le résultat est assez médiocre, mais on a bien soin d'en couper des lèches très minces, et de se rattraper sur les pommes de terre. « Ils auront notre peau avant de partir... ».*

*Ouverture vers l'espoir, le poste de TSF est confisqué. Plus de nouvelles du front de Normandie... ? Si, tout de même. Le fermier de l'île de Bailleron, en Saint Armel possède un poste à piles non déclaré, le téléphone arabe fera le reste.*

*C'est lui, ou plutôt elle, la rumeur, qui informe des combats de Saint Marcel et des représailles qui l'ont suivi. Les Georgiens, ils sont nombreux dans le Morbihan, sont accusés des pires atrocités vis à vis des maquisards capturés, et d'exactions abominables à l'encontre des civils.*

*Le mois de juillet s'écoule, les alliés piétinent. Le bocage normand, que les stratèges n'avaient pas pris en compte, s'avère le meilleur auxiliaire de la résistance allemande.*

*Ce sont les jours les plus longs, dans tous les sens du terme. L'heure allemande se prolonge et prolonge les soirées. Un soir, à la nuit tombante, un grondement emplit tout le ciel ; des dizaines et des dizaines de « forteresses volantes » en formations impeccables, remontent vers le nord, vers leurs bases. Elles viennent de bombarder La Palice.*

*Ces avions alliés sèment par milliers, à travers champs et prés, des leurres, ces rubans de papier d'étain destinés à brouiller les radars allemands. On ramasse aussi des tracts : « le courrier de l'air » anglais, à la cocarde tricolore, « l'Amérique en guerre » aux étoiles de la bannière yankee.*

*Au tout début d'août, en voici un exemplaire au coin d'une haie. Tout frais ; pas encore détrempé par la rosée.*

*Que dit-il ? Rennes est libéré.*

*Donc la rumeur issue de « Radio-Bailleron » était bien exacte : la percée vers la Bretagne a enfin eu lieu.*

*Rapportant le tract sous une doublure...mais au bourg, encore une meilleure nouvelle...mitigée : les Georgiens partent ce soir même, jeudi 3 août ! Mais ils ont réquisitionnés un attelage et un charretier par exploitation agricole, pour évacuer leur matériel.*

*Ces hommes vont donc rallier les cantonnements, l'école, la villa Ker Yvonne et la maison Quatreveau, face au manoir de Ker An Poul. Les possesseurs de deux attelages ont naturellement fourni le plus vieux cheval et la plus ancienne charrette. Et ils partent dans la nuit pour une destination inconnue.*

*Un commando est resté sur place avec mission de détruire les cantonnements. Seule la maison Quatreveau soufflée en partie par une explosion, ne brûlera pas. Personne ne dort dans le village éclairé des reflets dansant lointains des deux incendies. Le bruit des bottes ayant cessé, une voisine, n'y tenant plus, sort. Elle aperçoit quelques civils se dirigeant vers l'école. Pauvre école, presque neuve. Elle rougeoit dans la nuit. Seule, la salle de classe de l'Est a échappé à l'incendie. Les pillards sont déjà à l'œuvre. Le téléphone arabe a fonctionné avec une célérité surprenante.*

*La voisine reconnaît des gens venus de loin, de Saint Armel, du Tour du Parc. Les uns sont venus avec une brouette, voire une charrette à bras. D'autres ont trouvé sur place de grands sacs à fourrage allemands. Ils y fourrent les objets échappés au sinistre, couverture, chemise, bottes, casques... Tout est bon à prendre. Puis ils s'éloignent, chargés comme des mulets, arborant sur le dos le sinistre aigle à croix gammée imprimé sur le sac.*

*La voisine arrive juste à temps pour reconnaître son poste de radio et l'arracher des mains du pillard. Avec véhémence, elle lui intime de laisser sur place celui d'un voisin, qu'elle a reconnu. Ainsi le vieux compagnon des soirées heureuses, qui distillait les romances de Tino Rossi, puis des soirées tragiques, de la percée de Sedan au sabotage de Toulon, enfin des soirées d'espoir, de Stalingrad au débarquement, reprend sa place au foyer.*

*L'aube se lève du vendredi 4 août, premier jour de la libération, au pays de Rhuys. Un beau matin lumineux, où l'air paraît plus clair et plus léger, un air qu'on respire à pleins poumons. Un air débarrassé de l'oppression nazie.*

*Encore des brouettes, et des charrettes à bœufs...mais en sens inverse, les habitants de La Grée s'empressent de regagner leur domicile. Arrivés sur leur hauteur, un spectacle désolant.*

*La si belle villa Ker Yvonne a toujours ses murs de pierres de taille. Mais ce n'est plus qu'un squelette. Une cheminée fume encore, un léger panache de fumée blanche, dérisoire, dans l'air calme.*

*Ce jour et le lendemain, quelques-uns des charretiers réquisitionnés sont de retour. Leurs gardiens les ont renvoyés, gardant les attelages. Ou bien ont-ils réussi à profiter de leur inattention pour s'éclipser. Les charrettes ont passé Surzur, puis Ambon...ainsi l'ennemi s'enfuit vers l'Est.*

*Ils racontent que nombre de leurs compagnons, soucieux de ménager leurs bêtes, ont pris l'initiative de jeter au fossé, dans un détour, une partie du chargement. S'il s'agit de conserves, et s'ils en ont le temps, ils les dissimulent sous une haie et notent avec soin l'endroit.*

*Ainsi, le poste émetteur de la compagnie achève son existence sur un contact brutal avec le fond d'un fossé. Le gardien géorgien s'aperçoit peu après de la disparition. Il brandit son pistolet à la face du conducteur qui jure ses grands dieux n'avoir rien remarqué. Sans doute démoralisé, l'ex soldat soviétique finit par rengainer son arme.*

*Démoralisés, surtout pour les allemands, il y a de quoi. Quel contraste avec cet exode calamiteux et la venue arrogante des beaux et bons Aryens de l'été 40 ! Le dimanche 6 août, beau temps chaud. L'après-midi, en touristes, les Penvinois se rendent à la côte.*

*Ils franchissent le « Rigol » d'écoulement des eaux de l'étang côtier, que les allemands avaient entrepris de prolonger à travers les dunes, afin d'isoler leur cantonnement comme un château-fort avec ses douves. Initiative d'un gradé terrien, ignorant tout du mécanisme des grandes marées. Celles-ci avaient vite fait de combler la tranchée creusée par les Penvinois contraints et forcés. On visite Ker Yvonne, ses blockhaus et leurs canons anti-chars rendus inutilisables par l'explosion de leur culasse. Cette promenade se déroule sans encombre. La semaine suivante, les détachements de FFI venus de l'intérieur constateront que certains blockhaus étaient entourés de mines anti personnelles reliées par des fils. Encore un miracle.*

*Autres visiteurs, par ces beaux jours d'août 44, les Américains. Comme des touristes, arrivent quatre jeeps de la division Wood. De grands gaillards d'allure sportive, coiffés du profond casque à filet de camouflage, au visage viril taille à coups de hache. Ils mâchonnent du chewing-gum et en donnent aux enfants.*

*Les adultes leur demandent des cigarettes, des conserves, de l'essence. Parfois contre des œufs et du beurre. Agacés, et incapables de comprendre l'avidité d'une population soumise progressivement depuis 4 ans, à de dures privations, les Yankee confieront, paraît-il, leur déception de constater que les français sont des mendiants.*

*Les privations, d'ailleurs ne sont pas finies. Priorité à la poursuite de l'ennemi, qui va s'accélérer à partir du 15, après le débarquement en tenaille sur les côtes de Provence.*

*L'intendance suivra...quand elle aura le temps. Le pain reviendra, toutefois assez vite.*

*Mais pas l'information. A moins d'aller à Sarzeau, où « Ouest France » a remplacé « l'Ouest Eclair » et le « Morbihan libéré », le « Nouvelliste du Morbihan ». Toujours avec le même format confidentiel ; une feuille format 21 /30, recto-verso, pénurie de papier oblige.*

*Quelques TSF ont bien été récupérées, nous l'avons dit. Pas plus avancé ; le courant électrique fait défaut.*

*Une personne, qui avait entrepris d'aller à vélo, prendre des nouvelles de parents habitant Chateaubriant, s'est fait tirer dessus à l'orée de la forêt de Gâvre. Demi-tour pour apprendre un peu tard, que les allemands la tiennent toujours, ainsi que la région de Saint Nazaire...siège de l'Energie Electrique de la Basse Loire.*

*Il faudra attendre fin septembre...Au beau milieu d'un repas de vendangeurs, l'ampoule s'allumera. Il était temps : les jours raccourcissaient et il fallait économiser de manière draconienne pétrole et*

*bougies non renouvelables.*

*Entre temps, l'incident du Gâvre et d'autres informations auront révélé l'une des bizarreries de cette terrible guerre : alors que la débâcle allemande s'est éloignée jusqu'aux frontières, les ports, fortifiés, deviennent autant de « poches » de l'Atlantique. Fidèles à leur méthode, les Américains écrasent sous les bombes, pour s'en rendre maîtres, Saint Malo, Le Havre et Brest. Brest ....ah Barbara ! Quelle connerie la guerre ! Les pêcheurs et « coureurs de côte » contemplent toujours un horizon barré par l'ennemi ; Penestin et Piriac...Belle Ile...Quiberon.*

*Ainsi s'explique l'absence prolongée des charretiers contraints de poursuivre vers la Roche Bernard où le pont a sauté et la formation de la poche leur ont coupé la retraite. Ils survivront dans les fermes, aidant aux travaux en échange de la nourriture et de l'hébergement, partageant les privations des « empochés » jusqu'à la capitulation du 8 mai 1945. Après avoir revu les leurs, ils repartiront à vélo, à la recherche de leur cheval et de leur charrette, avec des fortunes diverses.*

*Mais revenons à Penvins, au lendemain de la Libération.*

*Dans les cantonnements abandonnés traînaient un certain nombre d'armes. Un certain nombre d'habitants les arborent. On apprend qu'ils étaient membres d'une section locale de FFI créée sur l'initiative de l'abbé Buquen, et constitué de gens d'âges et de professions divers.*

*En presque de Rhuys, il n'a pas été possible d'organiser un maquis : la forêt médiévale n'existait plus, et le littoral était trop fortement occupé. La section a donc attendu le moment de la Libération, avec pour consigne d'occuper les positions de l'ennemi et d'éviter son retour offensif.*

*Son retour ... Trois jours après ce 3 août, ces résistants jusque-là passifs repèrent et arrêtent, dans les marais du Bécudo, trois géorgiens déserteurs. Ils n'avaient pu se résoudre à quitter le paisible village où ils avaient joui d'une relative tranquillité après leur guerre atroce et leur terrible captivité. Ils rejoindront quelques autres compatriotes à Surzur, où des FFI ex-maquisards les abattront sans jugement.*

*Même en ces temps de haine et de violence, maint surzurois exprimera sa désapprobation...en l'absence des exécuteurs, souvent fort peu disciplinés et à la gâchette facile. Quel jugement porter sur ces transfuges de l'empire soviétique ?*

*Peut-on leur reprocher, à eux, non-russes, d'avoir eu peu d'attachement pour l'Etat moscovite, et à fortiori pour le régime stalinien ?*

*Jetés dans une guerre à des milliers de kilomètres de leur pays ; cernés, dans la débâcle des premières semaines de la ruée allemande ; astreints à des marches harassantes, où tout traînard était abattu sans pitié ; rassemblés en plein air, dans des conditions immondes ; soumis à la « sélection » raciale... ; transportés en Allemagne ; mourant de faim...*

*Leur engagement dans la RDA du « général traître Vlassov » n'a-t-il pas été pour eux une simple planche de survie en attendant des jours meilleurs ?*

*Certainement si, pour eux, les plus déterminés ou les plus chanceux, qui ont eu la fortune de désertir à temps et de rejoindre un maquis FFI ou FTP, du côté de Gourin ou de Guéméné sur Scorff.*

*Moins évident pour ceux, compromis dans des opérations contre ces mêmes maquis. Des témoignages et la rumeur publique les accusèrent des pires exactions et atrocités. Quant aux autres...le plus grand nombre ? Déboussolés, très loin de chez eux, pratiquant mal la langue de leurs vainqueurs et celle du pays occupé...Ne sont-ils pas plus à plaindre qu'à blâmer ?*

*Les accords interalliés contraindront les Occidentaux à remettre les survivants aux Soviétiques. Soljenitsyne dévoilera dans « L'Archipel du Goulag » le triste sort que l'on pressentait : officiers exécutés, les autres envoyés en Sibérie pour le reste de leurs jours.*

*Les FFI rescapés de la région de Saint Marcel apprennent à ceux de Rhuys qu'un débarquement allié aurait dû avoir lieu à Suscinio-Penvins. Un débarquement destiné, par l'intermédiaire du rassemblement armé de Saint Marcel La Nouette, à assurer la liaison avec les unités alliées de Normandie, et donc à isoler les troupes allemandes de Bretagne.*

*Un ami enseignant, officier dans une unité de FFI, du côté d'Auray, nous a confirmé que son unité avait effectivement reçu l'ordre de se tenir prête à marcher sur Suscinio en sabotant toutes les*

communications allemandes, dès réception d'un « message personnel »...qui ne fut jamais diffusé. Le lieutenant de parachutistes H Deplante, un des héros du « Bataillon du ciel » du colonel Bourgoïn, nous a également confirmé, par écrit, que tels étaient bien les ordres reçus. L'honnêteté et la bonne foi de ces résistants ne saurait être mise en doute.

Et cependant nous sommes sceptiques...Pourquoi ?

Parce que ce projet militaire était un « secret de Polichinelle », tout comme l'existence du camp de Saint Marcel avant le fatal 18 juin. Il soulevait l'espoir des FFI, consommateurs armés dans les bistrotts de ce bourg... L'opération « Overlord » du 6 juin, avait, elle, constitué une surprise totale. Parce qu'il répondait, trop bien, aux fortes suggestions du commandant Guillaudot préconisant chaleureusement dans son « Panier de Cerises » un débarquement en ce point.

Ce n'est pas faire injure à sa mémoire que d'observer qu'un commandant de gendarmerie n'est pas forcément un stratège. S'il soulignait avec raison, la faiblesse du dispositif allemand en pays de Rhuys et en région de Vannes, donc la facilité de progression pour une troupe déjà débarquée, il avait semble-t-il, oublié de porter son regard vers la voie d'accès à ce débarquement, c'est à dire l'horizon marin.

Pour une opération de transport de plusieurs milliers d'hommes, et non un simple commando, il aurait fallu :

1°, Contourner la Bretagne...sans être signalé. Depuis le coup de main sur Saint Nazaire, un tel choix n'avait pas été repris.

2°, Pénétrer dans le Mor Braz. C'est à dire franchir, de nuit, phares éteints, le dangereux passage de la Teignouse, du Béniguet ou des Sœurs. Sans avoir été repéré par les guetteurs ennemis de Belle Ile, Le Croisic et Quiberon, pourvus de pièces à longue portée (capables d'atteindre Vannes comme ce fut le cas au début 1945).

3°, Cette île et ces presqu'îles constituaient les môles avancés du dispositif allemand ; ils résisteront jusqu'à la capitulation du 8 mai 1945. Ils auraient compromis, à tout le moins, le ravitaillement des unités alliées.

4°, Ces unités, quelles étaient-elles ? Comment se fait-il que, près de cinquante ans après, leur nom et leur importance numérique n'aient pas été dévoilés ?

5°, Le colonel Le Menach, ex premier adjoint au maire de Vannes, également grand résistant, et qui avait sollicité des informations auprès d'officiers alliés, était pour sa part persuadé qu'il s'agissait d'un « leurre », comme l'opération « Fortitude » mentionnée plus haut, destiné à la fois à encourager l'armée de l'intérieur rassemblée à Saint Marcel, et surtout à inciter les allemands à ne pas dégarnir la côte sud pour envoyer des renforts en Normandie.

Rappelons que, sans scrupules, les services secrets anglais n'hésitèrent pas, pour la réussite du plan « Fortitude » à faire tomber des combattants de l'ombre aux mains de la Gestapo et de l'Abwehr. Tous ces éléments ont autorisé Robert Aron, dans son histoire de la Libération de la France (A Fayard, 1959) à écrire (p 197) ; « c'est la deuxième feinte qui accompagne l'opération « Overlord », la première étant celle qui fit croire à un débarquement sur les côtes du Pas De Calais et du Nord ». Telle fut la fatalité dont furent victimes les maquisards du Morbihan : ils durent engager un combat perdu d'avance dont ils ne connaissaient pas l'enjeu véritable, pour soutenir une offensive qui ne devait pas avoir lieu.

Ajoutons, et concluons sur ce sujet : ce « secret » certainement parvenu aux oreilles du commandement ennemi, ne paraît pas l'avoir ému. Un débarquement au fond d'une petite mer intérieure difficilement accessible ! A d'autres ! En outre, il lui était malaisé de distraire, pour la Normandie, des troupes déjà réduites au strict minimum, peu mobiles et composées pour l'essentiel de mercenaires peu fiables.

N'empêche que les légendes ont la vie dure, et que des exercices de débarquement fréquents se poursuivent en baie de Suscinio nonobstant la fragilité de son cordon dunaire.

En août 44, Penvins est donc libéré, mais pas de son horizon marin. Ceux des FFI locaux qui n'ont pas été invités à renforcer les fronts de Lorient ou de la Vilaine reçoivent ainsi la mission de surveiller

la côte. En effet, la faim fait sortir le loup, du bois ; l'ennemi a réalisé un coup de main à Billiers emmenant sans coup férir un certain nombre ...de têtes de bétail.

Les FFI de Penvins appréhendent, à juste titre, semblable opération. Ils ont pour tout équipement, que leur fusil et un brassard. Ce qui a autorisé les allemands à massacrer ces francs-tireurs sans uniforme qu'ils captureraient.

Ces volontaires issus de l'ombre n'ont pas, non plus, l'encadrement souhaitable. Qui aurait recommandé, par exemple, qu'une patrouille comme les gendarmes même en temps de paix, comptât au moins deux hommes.

Une nuit, c'est un homme seul qui a pour mission de surveiller la pointe. Tout semble calme ; pas un bruit, sinon celui des vaguelettes déferlant sur la plage.

Notre homme scrute l'obscurité. Parvenu au Corps de garde, il distingue les contours...d'un bateau, tout proche. Voici l'ennemi ! Conscient de son écrasante infériorité numérique, il prend ses jambes à son cou jusqu'au bourg, et, sans en référer à ses chefs, il tambourine contre les portes : « Alerte ! Ils reviennent ! »

Branlebas dans les familles réveillées en sursaut. La gorge étreinte par l'angoisse, on dissimule à la hâte les rames et les prises de guerre si on en détient ; ensuite l'argent et les provisions les plus rares. Et on attend...

On attendra jusqu'au grand jour. L'ennemi a disparu... pacifique Sinagot mouillé pour un repos bien mérité ? Ou fruit d'une l'imagination inquiète ? Allez savoir...

A l'automne, les FFI sont relevés. De Gaulle, épris d'ordre et de hiérarchie, ne prisait guère les formations issues du combat clandestin, avec des imperfections et lacunes consécutives à cette situation particulière. Le Gouvernement provisoire de la 4<sup>ème</sup> république a réussi à dénicher des uniformes de fusiliers marins, pompon rouge y compris, et à en revêtir des hommes. Une section est placée en poste à Penvins. Elle établit son poste de surveillance au haut de La Grée ; maison actuelle « Les Ruines » sans terrasse à l'époque. Ces fusiliers marins sont vigilants, surtout après l'affaire de Houat le 15 décembre.

Jusqu'alors, Américains, qui y avaient un poste de guet, et Allemands de Belle Ile et Quiberon, s'observaient en chien de faïence. La relève des premiers par des marins français déplut fortement aux seconds qui considéraient qu'après l'armistice de 1940, aucun français n'aurait dû reprendre les armes. Un commando de la Wehrmacht, débarqua à l'opposé de l'île, surprit les marins, qui eurent deux tués et plusieurs prisonniers.

Mais à Penvins, rien à signaler, sinon que l'un de ces pompons rouges eut le loisir de filer le parfait amour avec une jeune fille, et de l'épouser.

1945 : la mort fauche encore.

Assez miraculeusement épargné, nous l'avons vu, par les bombardements et les débarquements, le coin de Penvins doit malheureusement déplorer des morts violentes qui lui avaient été épargnées depuis 1940.

En août 1944, l'euphorie de la Libération est ternie par une tragique nouvelle. A quelques jours d'intervalle, le boulanger et sa fille ainée de vingt ans succombent à un mal foudroyant. La rumeur publique passe outre au secret médical, et incrimine un virus contagieux abandonné, comme un cadeau empoisonné, par l'occupant en retraite. Les anciens évoquent la meurtrière Grippe espagnole de 1918.

Le 20 août, Raymond Le Boulicaut, découvre sur la plage non loin de la villa Guibaud, dépouillé de ses ouvertures par des pillards, un corps criblé de balles. On l'identifie ; c'est un moniteur de la maison de correction du Palais, Belle Ile, âgé de trente-trois ans. Il avait pris le risque d'embarquer sur une vedette allemande qui a été mitraillée...

Les mois suivants, on joue un peu trop avec le feu. Certains FFI et quelques jeunes de quinze à vingt ans, qui ont récupéré des Mauser et des grenades, font entendre des pétarades à tort et à travers. Ils s'exercent au tir, à balles réelles faute de mieux, sur des boîtes de conserve. Un jour, une

malheureuse vache de la Maison-Neuve reçoit un projectile entre les deux yeux. Cet incident incite enfin nos « Nemrod » à la prudence. Ils dirigeront dorénavant leurs tirs vers le large, via les obstacles de Rommel.

Ce faisant, ils se sont hasardés sur la dune entourée de barbelés supportant des écriteaux « Minen ». Traduction inutile. Ils déterrent quelques mines : elles sont de fabrication française, empruntées à nos arsenaux, et portent l'indication 365 kg. C'est la pression que ces engins antichars supportent sans exploser.

De temps en temps, une explosion retentit ; il faut bien que jeunesse s'amuse...avec ces engins de mort.

Les enfants, les « buguls » gardiens de troupeaux, sont souvent spectateurs. Quoi de plus naturel que de vouloir faire comme les grands, lorsqu'ils demeurent livrés à eux même.

C'est ainsi que l'un d'eux allume un feu sous une mine, et s'éloigne. Pas assez loin : un éclat lui arrache un doigt. Cruelle leçon, hélas insuffisante. Quelques semaines plus tard, il récidive. Pas assez vite cette fois, il est grièvement atteint au visage, et perd un œil.

Un autre gamin, pupille de l'Assistance, comme on dit alors, Roger Gougoud, douze ans, garde les vaches à Bécudo, le 18 mars 1945. Il ramasse une grenade, et est tué net. A quand le déminage ? Les autorités s'en occupent. Quelques prisonniers allemands partagent déjà le dur travail des paysans. Ils sont généralement bien nourris et bien traités. Ils ne songent guère à s'évader, vers leur lointaine « Allemagne, année zéro », ruinée et écartelée, qui expie cruellement la folie collective qui l'a livrée à un dictateur dément.

Au début de l'été, ils sont rejoints par d'autres compatriotes, démineurs volontaires. Encadrés par quelques réservistes du génie français, qui ont repris du service. Ils logent dans la classe restée intacte. Ce sont les allemands qui se livrent au périlleux travail. Faisant deux coups de la même pierre, ils ôtent les mines de la dune, et les pétardent par paquet accrochés sur les obstacles de Rommel.

Personne ne leur demande de récupérer les débris de ferraille et de béton qui jonchent la plage. Pour leurs gardiens, l'heure n'est pas à la préservation de l'avenir touristique ; leur surveillance est d'ailleurs toute théorique. Les mauvaises langues prétendent même que ce sont les prisonniers, plein de sollicitude, qui les ramènent, bras dessus, bras dessous, au cantonnement, lorsqu'un séjour trop prolongé dans les cafés de Penvins leur a coupé les jambes. Dans de telles conditions, la sécurité est assez aléatoire. Avant chaque série d'explosions, un gardien, ou un prisonnier, campé sur le pont du « Rigol », interdit le passage.

Henri Joseph Cavalin de Landrezac, attelle son cheval et se rend à marée basse, par la grève, vers l'anse de la chapelle. Le cas n'a pas été prévu. Deux allemands s'éloignent d'une pyramide Rommel au pas de course. Ils font signe au cultivateur de s'arrêter. « Il ferait beau voir que je leur obéisse » pense sans doute l'ancien combattant de 14-18. L'attelage passe miraculeusement entre les éclats, mais le charretier en a reçu un dans le ventre, il succombera peu après, le 31 août à l'hôpital.

Ce sera la dernière victime de l'abondant semis meurtrier.

Un dernier incident amuse les Penvinois, comme on rit de soulagement lorsqu'un ami choit sans se faire de mal d'une chaise cassée. Alexandre Le Bodo et son fils Marcel, de la ferme du Menez, face au cimetière, ont besoin de sable pour les allées de celui-ci à la Toussaint. Ils partent en chercher au « Hient Glaz ». La charrette passe sur une mine oubliée. Une roue vole en éclats, son cercle tordu projeté jusque dans le champ. Le cheval affolé, harnais tranché, s'enfuit au triple galop droit devant lui. Mitraillés et momentanément aveuglés par le sable, les deux hommes en font autant en trébuchant et en tombant parmi les chardons. A La Grée, on les réconfortera et on enduira de vaseline leur visage en feu.

Depuis le 8 mai, les canons se sont tus. Mais il faut toujours un certain délai avant que les militaires démobilisés regagnent leurs foyers. Ainsi le 5 juin, dans la joie de la paix retrouvée, avec ses camarades FFI, Joseph Le Goussard, vingt ans, roule t-il dans un camion découvert du côté de Languidic. Les routes sont éprouvées par cinq années sans entretien. Un virage, un chaos : le

*malheureux tombe à la renverse et se tue.*

*Raymond Le Boulicaut, sur le front de la Vilaine, se signale par son intrépidité habituelle. Il franchit le fleuve à plusieurs reprises. Mais la brume persistante et la boue glacée ne valent rien pour sa santé. La paix, pour lui, ne se prolongera pas plus d'un an.*

*La paix...pas encore la vie normale. Cartes d'alimentation jusqu'en 1947 ou 48...avec un épisode de pain au maïs importé d'Amérique, et fort peu adapté au goût des français.*

*Les prisonniers reviennent. L'un d'eux raconte que, s'étant évadé et étant parvenu à la frontière, côté français, un gendarme français lui avait intimé l'ordre de repasser ladite frontière.*

*L'école, hébergée par la villa « Les Mimosas », sera assez vite reconstruite à l'identique. Par contre, les édifices du littoral, dont les propriétaires sont indemnisés, ne le seront pas.*

*Les cultivateurs porteront assez longtemps, au travail, les bottes et les tenues feldgrau, aux galons et insignes préalablement décousus.*

*Mais l'agriculture est en déclin, de plus en plus accentué. Le tourisme s'y substitue, mais ne prend guère son essor que dans les années soixante, à l'orée des « trente glorieuse » marquées par une élévation du niveau de vie et un accroissement du temps de loisir.*

*Ces envahisseurs, pacifiques, à quelques vandales près, rencontrent encore parfois les vestiges laissés par les vandales du temps de guerre.*

*Ainsi en 1990, les tempêtes de l'hiver découvrirent les assises de quelques obstacles Rommel à proximité du rocher « Er Rouanez » (la Reine). La municipalité les a fait enlever. Il en reste toujours quelques-uns, parfois visibles à marée basse.*

*Les rangs des survivants de cette bien triste époque s'éclaircissent aussi, et leurs mémoires s'estompent.*

*Puissent ces quelques pages avoir contribué à en perpétuer le souvenir ».*

André Guillo

### **La libération de Sarzeau**

*« Rhuys, terre fortunée, » disaient les anciens.*

*Un coup d'œil sur la carte suffit pour se convaincre qu'elle le demeura en cette année 1944 exaltante, mais aussi terrible.*

#### **Deuils et drames...**

*Attention, tout est relatif : Sarzeau, comme chaque commune de France, a eu et aura son lot de tués et de prisonniers en 1940, de déportés qui ne sont pas revenus, de résistants torturés à mort, de maquisards et autres combattants tombés en 1944....et en 1945, car la Libération ne sera pas encore la paix.*

*Mais tout de même, elle n'a pas subi de bombardements meurtriers comme à Lorient, Ploërmel..., ni de combats sanglants comme à St Marcel, ni de représailles aveugles comme à St Anne d'Auray, à Vannes, à Peaule, à Marzan...*

#### **Mais pas de tragédies...**

*Pourquoi cette chance inespérée ?*

*D'abord, parce que l'immense Mur de l'Atlantique avait nécessairement ses lézardes, ses « ventres mous », aurait dit Churchill.*

*La Presqu'île de Rhuys, à l'écart de ports importants à fortifier et à défendre en priorité, était l'une des zones moins protégée et faiblement occupée.*

*Moins heureuses, ses deux voisines, la presqu'île de Quiberon, avant-poste de Lorient, et celle de Guérande, dans le périmètre de Saint Nazaire, seront « empochées » et devront attendre le 11 mai 1945 pour être libérées !*

*Une presqu'île est, par nature, le lieu militairement inconfortable, facile à cerner. Les émigrés en firent l'expérience en 1795 à Quiberon.*

*Déboisée, celle de Rhuys n'aurait pu abriter un maquis. Quoique bien réelle, la Résistance devait s'y faire discrète.*

*Notre presqu'île est aussi à l'écart de la voie principale de retraite des occupants, l'axe Lorient-Vannes-La Roche Bernard. Retraite contrariée par les FFI et les avant-gardes alliées, au prix d'engagements meurtriers, et de libérations fêtées prématurément, au risque de représailles.*

*Le risque d'un débarquement, au fond d'un Mor Braz barré naturellement par sa rangée d'îles et écueils, après contournement de la Bretagne ? Malaisé ...*

*Sur le papier, un débarquement de diversion aurait été prévu, en date du 6 juillet (Jour J + 30). Il n'a pas eu lieu, et d'aucuns ont avancé l'hypothèse d'un de ces leurres dans l'art desquels les Anglais ont excellé.*

*Le « ventre mou » de Rhuys est faiblement occupé par des troupes « molles », et non de ces S.S, fanatiques capables d'holocaustes monstrueux comme en Russie ou à Oradour.*

### **Les occupants.**

*Ce sont quelques centaines de Géorgiens du 708<sup>ème</sup> bataillon, (200 environ pour la seule presqu'île), dont le commandement se trouve au manoir du Grégo, en Surzur. Qu'est-ce que des natifs du Caucase venaient faire dans cette galère ?*

*Faits prisonniers des nazis en 1941, affamés, décimés, conditionnés par la propagande du Docteur Goebbels, ils ont souscrit un engagement dans la Wehrmacht.*

*Les plus lucides de ces « volontaires » sentent le vent tourner. Broyés entre deux totalitarismes, ils n'ont pas de sympathie pour Hitler et appréhendent leur retour chez Staline.*

*Ils sont là, depuis déjà plus d'un an. Affublés d'uniformes râpés frappés de l'écusson rouge et noir « Géorgien », et prudemment encadrés de quelques gradés allemands. Troupe de forteresse dépourvue de tout moyen de transport.*

### **La population.**

*Elle souffre, surtout depuis le débarquement en Normandie. Plus de liberté. L'accès au rivage est interdit. Trop proches, les habitants de La Grée-Penvins en sont chassés. Les hommes valides sont requis, pour débiter dans les bois de pins, et ériger à travers champs les « asperges de Rommel ». Le rendement est dérisoire, les algarades fréquentes. Une arme brandie clôt généralement la discussion ; la raison du plus fort...plus pour longtemps.*

*Plus de nouvelles. Le courrier n'arrive plus. Les postes de radio viennent d'être confisqués. D'ailleurs, il n'y a plus d'électricité : heureusement, ce sont les « jours les plus longs ». Seul fonctionne le « téléphone arabe », à partir des informations de Radio-Londres, captées par la radio sur piles de l'île Bailleron.*

### **La libération approche.**

*Aux premiers jours d'août, on chuchote que le front allemand a enfin craqué : percée d'Avranches, libération de Rennes.*

*Le jeudi 3 août, on décèle une certaine agitation chez les occupants. De fait, la 4<sup>ème</sup> division blindée du général américain Wood fonce sur La Gacilly et Redon, et va isoler la Bretagne.*

*A la tombée du soir, les « bourgmestres » élus locaux sont invités à réquisitionner, et plus vite que ça, charrettes, chevaux et leurs conducteurs pour charger matériel et munitions de l'occupant.*

*Bien entendu, s'ils disposent de plusieurs, les cultivateurs fournissent l'attelage le plus fatigué, la rosse la plus poussive.*

*Direction la Vilaine, à franchir à La Roche-Bernard avant l'irruption des premiers chars U.S.*

*Cheminement sans gloire d'une cohorte hétéroclite. Que sont devenus les bons Aryens du Führer, ces beaux jeunes hommes blonds de 1940 ? Beaucoup gisent en Russie, en Libye, dans les Balkans,*

*en Italie...*

*On apprendra longtemps après que certaines unités ont massacré leurs cadres allemands, pour pouvoir se rendre.*

*Les cultivateurs réquisitionnés devront demeurer bloqués dans la poche de Saint-Nazaire jusqu'en mai 1945. Charrette et cheval ont le plus souvent disparu...*

*Dégâts matériels.*

*Explosions et lueurs dans la nuit : l'arrière-garde fait sauter les canons des blockhaus ainsi que leurs munitions. Et détruit les cantonnements. A Penvins, l'école, une maison du bourg et la villa Ker-Yvonne, à la pointe, sont incendiés. Par bonheur, pas d'effusion de sang.*

*Un air de liberté.*

*Au matin du vendredi 4 août, un soleil radieux illumine la mer, au diapason de l'éblouissement de la Liberté soudain retrouvée.*

*Une cheminée de la belle villa « Ker-Yvonne » (à Penvins) fume encore, comme avant. Mais son panache flotte au-dessus d'une ruine, environnée de champs de mines et d'engins de mort disséminés çà et là.*

*Des morts, il y en aura, hélas ! Encore...*

*Et qui oserait imaginer que, bizarrerie de plus dans cette guerre pas comme les autres, Sarzeau demeurerait neuf mois à portée de canon et de coup de main de deux de ces poches de l'Atlantique perdues à mille kilomètres au large du front de la ligue Siegfried ?*

*Mais en ce beau 4 août, on ne veut penser qu'à des « lendemains qui chantent ».*

André Guillo

Cependant tout le Morbihan n'est pas libéré pour autant, et les allemands y sont encore très présents, comme l'affirme le général Koechlin.

*« Je trouve la préfecture en rumeur. Attaquant les groupes de Belz et Plouharnel par le Nord, les Américains les ont rejetés sur Quiberon d'où ils menacent de s'embarquer pour aller débarquer vers l'Est. S'ils vont à Sarzeau, ce serait une catastrophe car on y est dans un grand enthousiasme et on risque des représailles ».*

Journal du général Koechlin. 1944 : la Libération

### **Des actes de Résistance.**

Le littoral morbihannais de Guidel à Penestin fortement occupé par les troupes allemandes, était un espace difficile pour que la Résistance puisse s'y implanter de façon assez visible et armée, au contraire de l'intérieur du département où l'occupant, était moins présent, la danger y étant moindre, à contrario du littoral toujours menacé par un éventuel débarquement des Alliés, et bientôt mis en protection par le « Mur de l'Atlantique ».

Peu de sabotages importants ont été relevés en Rhuys. Parfois il y en eut, comme par exemple, la coupure des lignes électriques en février 1941 à St Gildas, alors qu'une vingtaine d'actes de la résistance coupèrent celles situées entre Vannes et Auray, et près de vingt-cinq entre Redon et Vannes.

Nulle attaque contre les collaborateurs ni manifestations anti-allemandes comme cela se fit à Vannes, Quiberon, Auray, Etel, Belz et en d'autres villes du département, par contre des incivilités aux conséquences plus ou moins importantes envers les troupes d'occupation étaient assez fréquentes. Et ici comme ailleurs en France, de nombreux jeunes de la presqu'île ne voulant pas partir en Allemagne pour le STO, refusèrent de se faire recenser.

Pas d'exécutions de la part des occupants en presqu'île, comme ce fut le cas à Marzan, Vannes, St Avé, Auray, Questembert... pour ne citer que les endroits les plus proches de Rhuys. Pas de villages ou fermes incendiés comme à Concoret, Guillac... Mais des menaces, des actes de violence, des vols... furent assez nombreux. Un viol, en avril 1943, de la part d'un sous-officier sur une femme de Sarzeau est relevé, ce qui vaudra à son auteur le passage en conseil de guerre.

Fin 1943, le canton de Sarzeau, comme celui d'Arradon, d'Elven, et Questembert relevait du 1<sup>er</sup> bataillon FFI (groupement Cadoudal, commandant Hervé) qui agit du 1<sup>er</sup> décembre 1943 au 10 août 1944, et combattit plus particulièrement du 10 juin au 10 août 1944.

Ceci expliquera sans doute la présence en janvier 1944 de la « Drezenn Perrot » en presqu'île pour y effectuer des rafles et arrestations. Forte d'une centaine d'hommes portant l'uniforme allemand, ces partisans d'une Bretagne indépendante, vague promesse allemande, combattaient aux côtés de la Milice les maquisards et autres résistants.

A la Libération, le 4 août pour la presqu'île, de nombreux et spontanés « patriotes » sortirent de leurs cachettes et se révélèrent forts actifs. Tout d'abord dans la chasse aux collaborateurs, ou réputés tels. En presqu'île nombreux furent les accusations et tout aussi nombreux furent les acquittements formulés par l'autorité militaire qui siégeait à Vannes. Celle-ci dut néanmoins par diverses notes de service, appeler à certains membres des FFI, qu'aucune exaction ne serait tolérée quant aux sévices imposés à des civils accusés de collaboration, la tonte des femmes particulièrement, ce qui n'empêcha pas des actes isolés.

### **Le « Panier de Cerises ».**

Le renseignement était l'action principale de la Résistance locale. Sous les ordres du commandant de gendarmerie Guillaudot, chef de la Résistance locale, les résistants de Rhuys recueillirent toutes les informations nécessaires aux « Alliés », concernant les fortifications, les cantonnements, les unités militaires et leurs effectifs situés le long du littoral du Morbihan. En 1943, le tout fut envoyé à Londres sous le nom de code ; « Panier de crises ».

Le commandant Guillaudot préconisait fortement un débarquement sur la plage de Suscinio, qu'il estimait faiblement défendue, sans artillerie lourde et par des unités peu nombreuses, mal équipées et peu fiables (ex-prisonniers soviétiques portant l'écusson « Georgien ». Après le 6 juin 1944, le secret de ce second débarquement, fort mal gardé, circule. On sait qu'il n'eut pas lieu. Le colonel Le Ménac'h, un ancien des FFI, n'y voyait qu'un leurre destiné à tromper l'ennemi, en retenant ses forces en Bretagne.

La presqu'île de Rhuys se trouve en effet au fond du « Mor Braz », accessible seulement par des passes étroites entre la presqu'île de Quiberon, Houat, Hoëdic, le plateau du Four et la pointe du Croisic. Passages battus par des pièces à longue portée : ainsi, que, près de Plouharnel, par les quatre canons de 340 récupérés à Toulon sur le cuirassé « Lorraine ».

### **Les noms de l'honneur**

A défaut d'avoir pu accomplir des « coups de mains » militaires, les résistants de Rhuys réalisèrent d'importantes actions non armées, tels le « renseignement », « l'évacuation de pilotes alliés », « l'engagement dans les FFL et les FFI ».

La liste est longue de ces engagés de la presqu'île, « pour l'honneur ».

L'un des principaux centres de la Résistance de la presqu'île se situait à la pointe St Nicolas, à Arzon, avec Lucien Sigot et son épouse qui instruisaient et armaient les éléments d'un futur maquis.

Le capitaine de vaisseau Desfforges, fait amiral à titre posthume, qui dans l'île de la Jument, près de Sarzeau cachait les résistants et les réfractaires au STO. Il y fut arrêté le 30 mars 1944, puis déporté au camp de Neuengamme où il meurt le 8 février 1945.

Solange Desfforges, son épouse, du réseau « Action », née le 13 août 1909 à Arzon, sera affectée en 1943 à l'état-major de l'armée secrète du Morbihan, dénoncée, arrêtée et torturée par la Gestapo, elle sera également déportée en Allemagne d'où elle réussira à s'enfuir et ralliera l'état-major des FFI du Morbihan.

Claire Van Goethem, de St Gildas de Rhuys, qui avec son mari faisaient passer vers l'Espagne tous ceux qui voulaient continuer les combats. En 1943 elle accompagna vers la frontière espagnole 189 « clandestins ». Arrêtée le 17 janvier 1944, elle fut expédiée à Ravensbruck où elle décéda.

A Sarzeau, le docteur Jacques Selou qui profitant de ses fonctions sillonnait la presqu'île pour recueillir le maximum d'informations et récupérait des aviateurs alliés et aida de nombreux STO à ne pas partir en Allemagne.

Le gendarme Emmanuel Jaffré, né le 14 mai 1900, qui travaillant sous les ordres du colonel Guillaudot, releva au printemps 1943, les plans de défense du « mur de l'Atlantique » situé en presqu'île pour les transmettre à Londres, ce fut l'opération « Panier de cerises » de 1943. Emmanuel Jaffré fut arrêté le 31 mars 1944, torturé à la prison de Rennes, libéré par les américains, il meurt fin août 1944. Son fils, Emmanuel-Joseph mourut au camp de Dachau en 1945.

Puis aussi, Louis Nadan d'Arzon et Hubert Mollo réfugié de Gavres à Arzon âgé de 17 ans, fusillés le 18 juillet 1944 à Moréac et tous ceux dont les noms suivent.

Ange Marie Nicolas, né le 29 janvier 1902 à Sarzeau, gendarme à Hennebont, résistant, arrêté par la Gestapo le 31 mars 1944, emprisonné à Rennes, déporté à Neuengamme où il décède.

Hervé Bès de Berc de St Armel, employé à l'Office interprofessionnel des céréales (OIC), il est interpellé par la Gestapo, pour espionnage, le 21 avril 1944 dans les locaux de Vannes du service allemand des réquisitions de céréales. Cet « agent P2 » du réseau F2 depuis le 25 juillet 1942, est d'abord interné à Vannes, puis transféré à Rennes. Il est incorporé, début août 1944, au convoi parti de Rennes à destination de l'Allemagne. Fin août 1944, il est libéré au fort Hatry de Belfort<sup>4</sup>.

Marcel Le Menach qui s'empara à Port Navalo du code secret de la Kriegsmarine et l'amena à Londres.

Lucien Le Godec né le 2 juillet 1915 à St Armel, 2<sup>ème</sup> bataillon FFI du Morbihan, mort en déportation le 15 avril 1945 à Bergen-Belsen.

L'abbé Buquen, vicaire de Penvins qui recrutait des jeunes réfractaires du STO pour les envoyer dans la Résistance et sauva aussi la Chapelle de la pointe de Penvins.

Edmond-Louis Normand de St Gildas, membre créateur du groupe de résistance de St Gildas en 1940, en liaison avec le docteur Sigot et le lieutenant-colonel Kahn, de St Gildas, responsable des résistants de cette commune dès 1940.

Guillaume Bouillard, chef de la section des FFI de Sarzeau, futur maire de cette commune en 1944.

---

<sup>4</sup> « Le 3 août 1944, moins de vingt-quatre heures avant la libération de Rennes, un dernier train de déportés et de prisonniers américains et britanniques va quitter Rennes, suivant un autre convoi parti la veille au matin. Avec ce second train ce sont environ 900 personnes, dont 250 femmes parties de la Courrouze, surtout des prisonniers politiques résistants, mais aussi des prisonniers militaires alliés blessés (293 Américains, 81 Britanniques et 27 Canadiens) et des soldats allemands destinés à passer en conseil de guerre, rassemblés de toute la Bretagne dans les prisons de Rennes, prison Jacques-Cartier et camp Margueritte. Ils ont bien cru à leur libération, dans leurs prisons sur lesquelles tombent des obus américains en provenance de Maison-Blanche, au nord de la ville, et que leurs gardiens semblent prêts aussi à abandonner. Mais les gardiens français du camp Margueritte refusèrent de libérer les détenus alors que les gardiens allemands s'étaient précipités aux abris. Le train, camouflé sous des branchages et bien gardé, se dirige vers le sud à petite vitesse, via Redon, Nantes, le Lion d'Angers, il est mitraillé à Langeais les 6 août et 7 août, ce qui occasionna 19 décès et 70 blessés, dus aussi à des tentatives d'évasions que réussirent d'ailleurs 91 prisonniers. La voie ferrée étant coupée au pont de Cinq-Mars-la-Pile, les prisonniers sont amenés à pied sur 30 km, les prisonnières en camions, pour gagner La-Ville-aux-Dames, la gare proche de Tours, et ils furent embarqués, le 10 août, sur un autre train où les rejoignirent d'autres prisonniers de l'ouest. Plusieurs jours plus tard, de Belfort où ils étaient parvenus le 15 août, 241 furent libérés (dont 156 du grand Ouest) grâce à un Alsacien « Malgré-nous », Charles Schlagdenhaufen, membre de la Wehrmacht incorporé de force. Les autres furent acheminés vers les camps de la mort allemands : Natzweiler, Neuengamme, Dachau, Ravensbrück, dont 350 ne revinrent pas. La majorité des prisonniers alliés sont envoyés au stalag XII A puis au stalag VII A de Moosburg en Bavière. 26 prisonniers décéderont lors du transport et 188 réussirent à s'évader ».

Texte issu du site : <http://memoiredeguerre.free.fr/convoi44/index.htm> et : [www.wiki-rennes.fr/](http://www.wiki-rennes.fr/)

Les frères Le Boulicaut de Landrezac, combattants et résistants.

Pierre, engagé dans les FNFL : « Forces Navales Françaises Libres », sera promu commandant ; Jean, combattra dès 1940 et ensuite au maquis ; Célestin se battra dans le maquis de St Marcel, commandant de la section de La Gacilly ; Raymond qui s'engagea dans les FFI sur le front de la « poche de St Nazaire après avoir combattu en 1940 à Dunkerque ; Marcel qui fit partie de l'armée de Leclerc en Libye et Tunisie et Roger qui sera du maquis des landes de Lanvaux et défilera dans Vannes libérée<sup>5</sup>.

Et tous les anonymes comme ceux qui dès le 7 février 1941 firent disparaître 1 km de fils téléphoniques à Saint Gildas de Rhuys. Sans doute y eut-il d'autres habitants de la presqu'île, dont nous n'avons pas les noms et dont nous ignorons les actions réalisées, et qui entrèrent en résistance. Saurons-nous jamais qui ils étaient ?

Et bien que n'étant pas de la presqu'île, peut-on « également cité René Sévéran chef de district de l'E.E.B.L. (Energie Electrique de la Basse-Loire) qui avait l'audace de provoquer des « pannes » au moment précis où des projecteurs fouillaient le ciel au passage des avions alliés.

### **La déportation.**

Plusieurs résistants seront arrêtés fin mars, début avril 1944, dont à Sarzeau, Emmanuel Jaffré, le docteur Sélou, et, à Arzon, avec le capitaine de vaisseau Eugène Robert Desfforges et sa femme, Mme de Cartier, Catherine de Nanteuil, François Pocreau et un jeune garçon de 19 ans, Joseph Le Dorven, gardien de la propriété du docteur Sigot, qui mourra à Neuengamme. Certains partiront en Allemagne, d'autres non.

Selon les archives trouvées, voici quelques noms.

De Cartier Louis, d'Arzon, né le 22 mars 1882. Emprisonné cellule 46 à Jacques Cartier (prison de Rennes) avec Georges Dodin. Beau-frère de Mme de Nanteuil, il se trouve dans le convoi parti de Rennes le 3 août 1944, puis est libéré fin août 44 au fort Hatry de Belfort.

De Cartier Raymonde, née le 10 septembre 1903 (d'Arzon). Elle se trouve dans le convoi parti de Rennes début août 1944, puis est libérée fin août 1944 au fort Hatry de Belfort.

Glajean Louis, né le 21 octobre 1910 à Arzon (56). Arrêté en zone occupée, il est déporté vers le Reich. Son parcours : Rheinbach, Wittlich, Buchenwald (Matricule: 136730) où il est libéré le 11 avril 1945.

Mauffret Raymond, né le 3 septembre 1921 à Sarzeau (56). Arrêté sur le territoire du Reich et déporté à Neuengamme. (Matricule: 26822) où il est libéré le 8 septembre 1944.

Pocreau François. Né le 31 mai 1922 à Arzon. Transféré le 28 juin 1944 de Rennes. Déporté le 28 juillet 1944 par un convoi partant de Compiègne, et arrivé le 31 juillet 1944 au KL de Neuengamme. Matricule 40152. Il en est revenu.

Jean-Marie Le Pennusic né le 20 janvier 1901 à Sarzeau. Déporté le 14 mai 1943 de la prison de Troyes vers celle de Fribourg-en-Brigau. Transféré à Kislau où il est libéré le 7 août 1944.

Joseph Le Pajolec, né le 24 décembre 1916 à Sarzeau, déporté à Buchenwald, matricule 3556. Il y décéda le 4 avril 1945.

Henri Le Guilloux, né à St Gildas le 15 novembre 1916, mort à Mathausen le 7 avril 1944.

Ange-Marie Nicolas, né le 29 janvier 1902 à Sarzeau, décédé le 17 décembre 1944 à Neuengamme.

Adrien Régent, de Sarzeau, né le 27 mars 1900. Il est déporté par le train partant de Compiègne le

---

<sup>5</sup> Cette participation de combattants de la Presqu'île, essentiellement de St Armel, à la libération de Vannes entre le 10 juin et le 7 août 1944, a été relatée dans un document rédigé en 1984 par Roger Le Boulicaut, chef de groupe

4 juin 1944, convoi de 2064 hommes. Prisonnier au camp de travailleurs civils de Watenstedt situé près de Helmstedt entre Braunschweig et Magdeburg, il y décédera en mars 1945. Les 2500 détenus de ces deux Kommandos, un d'hommes (Watenstedt-Leinde) et un de femmes (Watenstedt), ouverts en 1944, travaillaient pour les aciéries Stahlwerke Braunschweig à la fabrication de munitions.

En presqu'île comme ailleurs, des lettres de dénonciations existèrent, comme celle du 15 mars 1943 qui « accusait » Luc le Hen, entrepreneur à Sarzeau d'être « Juif », et donc de nuire aux intérêts de l'armée allemande. L'enquête permit de découvrir l'auteur de cette lettre, un certain Monnier qui signait « Blanco ». Accusations sans fondements, mais combien d'autres dénoncèrent les membres de la résistance ?

La venue dans la presqu'île, en juillet 1947, du général de Gaulle, marquera la reconnaissance par le chef de la « France libre » de l'importance de cette résistance locale parmi toutes celles qui couvrirent la région.

**Sur le site de l'institut Charles de Gaulle, est établie la liste des « Français Libres », FFL et FNFL, qui de juin 1940 au 31 juillet 1943 rallièrent le général. 53243 noms y sont mentionnés dont 28 originaires de la presqu'île.**

Joseph 32 ans, et Joseph Marie Blanco 21 ans, de Sarzeau, marins qui s'engagèrent en juillet 1940 et novembre 1942.

Marcel Coquen, de Sarzeau, 20 ans, rejoint les FFL en septembre 1941, marin.

Elie Ange Croisier, 16 ans, de Sarzeau, marin, il rejoindra les Forces Libres en septembre 1940.

Franck Myliéry, 21 ans, de St Gildas, aviateur engagé en mai 1941.

Yvon Gallo, 29 ans, de Sarzeau, marin rallié en juin 1942.

Rémy Joseph Hério, 21 ans, de Sarzeau, marin, engagé en février 1942.

Marcel Raymond Huet, de Sarzeau, marin dès septembre 1940, 18 ans.

Pierre Marie Keraudran, d'Arzon, marin engagé en avril 1942, 39 ans.

Emile Félicien Marie Kérignard, 43 ans, de Sarzeau, marin, rallié à la France libre en avril 1942.

Gilbert Layec, de St Gildas, aviateur, octobre 1940, 27 ans.

Jules Le Blay, de Sarzeau, marin, rallié en juillet 1940, 26 ans.

Maurice Le Bœuf, de Sarzeau, marin, juillet 1940, 23 ans.

Joseph Marie Le Corre, 28 ans, de Sarzeau, marin, engagé en septembre 1940.

Guy Le Derff, de Sarzeau, dans la résistance en juillet 1943, 20 ans.

Joseph Saturnin Le Hecho, de St Gildas, marin, rallié en juin 1940, 43 ans.

Narcisse Albert Le Garrec, marin, engagé en octobre 1940, de Sarzeau, 20 ans.

Mathurin Le Névé, de St Gildas, marin, rallié en juillet 1940, 46 ans.

Pierre Julien Marie Le Boulicaut, de Sarzeau, engagé en juillet 1940, marin, 34 ans.

Jules Le Blay, engagé en juillet 1940, marin, de Sarzeau, 26 ans.

Joseph Julien Pedron, marin de Sarzeau, engagé en avril 1943, 23 ans.

Joseph Pilet de Sarzeau, engagé en septembre 1940, marin, 31 ans.

Louis Régent de Sarzeau, engagé en juillet 1940, marin âgé de 27 ans.

Roger Rio de Sarzeau, marin, rallié en octobre 1941, 20 ans.

Pierre Marie Savary, Sarzeau, marin rallié en juillet 1940, 36 ans.

Célestin Surzur, d'Arzon, entre en résistance en janvier 1943, 24 ans.

Elie Surzur de St Gildas, rallié en mars 1941, aviateur, 27 ans.

Jean Tessier, d'Arzon, rallié en mai 1943, marin de 22 ans.

Cette liste, sans doute incomplète car s'arrêtant en juillet 1943, ne prend pas en compte tous ceux qui s'engagèrent ensuite et plus particulièrement après la libération de la presqu'île le 4 août 1944. Peut-être y a-t-il aussi quelques oublis. Tel ce marin d'Arzon qui disparut en mer le 7 mai 1942, à bord du sous-marin « Héros » coulé au large de Diégo-Suarez.

### **Et les élus ?**

Le conseil municipal de Sarzeau connut lui aussi quelques mutations diverses, en fonction des variations politiques du moment.

Sosthène Caillebotte, maire de Sarzeau depuis 1919, refusant de céder aux exigences allemandes, se retira en février 1941. Elie de Langlais, désigné par Vichy le 1<sup>er</sup> octobre 1941 pour le remplacer, résista au maximum aux pressions allemandes, tant et si bien que Guillaume Bouillard, capitaine des FFI, nouveau maire désigné à la Libération lui en rendra hommage.

A Arzon, Joachim Danic, maire, fut démissionné de sa fonction le 27 septembre 1940.

Le 12 septembre 1944, le préfet du Morbihan nomme le nouveau conseil municipal de Sarzeau avec Guillaume Bouillard comme maire, assisté de Joseph Burgeot, René Gloaguen, Benjamin Blancho, Auguste Brisson, Joseph Pilet, Jean Kérignard, Eugène Lamour, Maximilien Le Derff, Henri Egron, Pierre Le Sommer (1<sup>er</sup> adjoint), Joseph Cohéléach, Ernest Burgeot, Joseph Surzur, Edouard Jacob, Louis Le Blouch, Emile Fardel (2<sup>ème</sup> adjoint).

L'adjoint de Brillac est Maximilien Le Derff, et celui de Penvins, Ange Drean qui succède à Louis Piro nommé en août 1942, qui succédait à Pierre Thébaud, démissionnaire.

A Arzon, Joseph Couedel devient maire.

La presqu'île connut aussi l'existence de « collabos » des allemands dont certains, très proches du parti nationaliste breton se firent oublier à la libération. L'un d'entre eux, sorti de sa cachette quatre ans après la fin du conflit, ne sera pas même inquiété...

### **Les deux camps de Sarzeau.**

A la fin de la guerre, à Sarzeau, est installé un camp divisé en deux espaces servant à garder les internés administratifs du département sous la surveillance des FFI. Construit en mai 1940 ce camp était destiné à loger les réfugiés français. Fin juin 1940, il avait hébergé près d'un millier de soldats français qui, battant en retraite, y furent faits prisonniers avant de partir en Allemagne au mois d'août. Ce camp fut ensuite occupé par les allemands durant toute la guerre.

Le premier espace se trouvait sur une prairie, juste après l'école Ste Anne, à la sortie de Sarzeau en direction de Vannes. Le terrain appartenait aux Sœurs et aujourd'hui il n'y a plus aucun vestige. Il contenait 8 baraquements, dont 4 à usage du corps de garde, de l'administration, des douches et lavabos, de l'infirmerie et de la cuisine. Un baraquement était destiné aux femmes, 3 aux hommes et 2 autres, servant d'écurie et de remise de matériel. 200 à 250 hommes et 60 à 75 femmes pouvaient y loger.

Le second espace se situait rue St Vincent où se trouvaient 5 grandes baraques et 2 plus petites. 130 à 140 hommes et 65 à 70 femmes peuvent y séjourner. Et en cas de nécessité, il était prévu d'utiliser une partie de la colonie de vacances de Suscinio.

Le 25 octobre 1944, sur ordre du préfet Onfroy le camp ouvre avec 58 internés (26 hommes et 32 femmes). Au 31 décembre, 89<sup>6</sup> prisonniers y sont enfermés pour une durée allant d'une semaine à cinq mois.

---

<sup>6</sup> Les chiffres peuvent varier légèrement en fonction de la date de comptage.

Lors de la chute de la « poche » de résistance allemande de Lorient le 8 mai 1945, des centaines de personnes, essentiellement des femmes suspectées de « collaboration sentimentale » ou « horizontale » sont appréhendées par la sécurité militaire, la gendarmerie et les FFI. Après être passés par le centre de criblage d'Auray, quinze hommes et 280 femmes sont conduits dès le 12 mai à Sarzeau, d'autres le 13, et du 18 au 25 mai, 39 hommes et 93 femmes les rejoindront. Les femmes représenteront 87 % de l'ensemble et on comptera dans ce camp la présence de 25 étrangers \*\*. Au 13 octobre 1945 il ne restait dans ce camp que 29 détenus dont 14 étrangers, avant sa dissolution le 1<sup>er</sup> novembre 1945.

Le camp situé rue St Vincent avait du fermé quelques mois auparavant.

Ces prisonniers (700 prisonniers y auront séjourné ; 212 hommes et 488 femmes) interrogés sur place par une équipe d'inspecteurs de la police judiciaire de Rennes, seront soit libérés, soit transférés au camp Marguerite de Rennes dès le 30 août 1945.

On notera que trois habitants de la presqu'île y séjourneront, Auguste L. et André L. d'Arzon et Marcel G. de Sarzeau, tous libérés. Les femmes incarcérées étaient de tous âges, essentiellement natives de la région allant de Quiberon aux communes ouest de Lorient, certaines accompagnées de leurs enfants, très jeunes. Il est à noter que les incarcérés devaient assumer les frais de leur internement, sauf pour celles et ceux relevant de l'assistance publique.

On connaît le nom d'une femme, Eugénie G., qui étant passée par Sarzeau, sera jugée par la Cour le 6 septembre 1945 et condamnée à mort pour espionnage en faveur de l'Allemagne. En Bretagne, 587 personnes furent exécutées, 92% avant la fin du conflit, dont les ¾ entre le 6 juin 1944 et début août de la même année. Dans le Morbihan ce furent 214 condamnations dont 35% de femmes.

D'autre part, à la lecture du recensement de la population de Sarzeau de 1946, on relève les noms des quinze prisonniers de guerre (P.G) allemands travaillant comme ouvriers agricoles dans les fermes de la commune. On lit les noms d'Adolph Hseuser né en 1894, d'Hans Rümmer né en 1905, de Klaus Zwieh né en 1926 et des dix autres, Wolfgang, Paul, Ernest, Frantz...tous agés de vingt-trois à cinquante-deux ans.

### **Une visite historique, Charles de Gaulle en presqu'île.**

Le général de Gaulle séjournant dans le Morbihan du 25 au 27 juillet 1947, abordera Rhuys en bateau (Le Gavrinis) le 26 juillet en arrivant à Port-Navalo.

*« Après avoir, le matin, devant une foule immense, assisté à Sainte Anne d'Auray, dont c'était le Grand pardon, à une messe célébrée pour les morts de la guerre 1939-1945, le général avait été, à midi, l'hôte de la municipalité de Vannes.*

*A 14 heures, accompagné de M Decker, maire de Vannes, du général Audibert, de l'amiral Thierry d'Argenlieu et d'autres personnalités, l'illustre Visiteur monta sur la vapeur Gavrinis qui devait gagner Port-Navalo après plusieurs escales ; Langle où le maire de Séné monta à bord pour présenter à la signature du général le livre d'or de la commune puis l'île d'Arz, Arradon, l'île aux Moines et Larmor Baden. Un court arrêt était prévu devant la jetée de chacune de ces localités.*

*A 17 heures, escorté par une flottille de bateaux pavoisés et chargés de passagers, le Gavrinis apparaît à la pointe du Bilgroix. La mer est d'huile et le soleil de plomb. Dans le port où la marée est étale, les bateaux de pêche et de nombreux yachts, venus des ports environnants, ont arboré le grand pavois. Spectacle féerique. La pointe de Port Navalo et les routes aboutissant au port sont noires de monde. Sur le môle, gardé par la police motorisée, la municipalité et quelques notables : le recteur d'Arzon et Mr de Malluquer maire du Tour Du Parc et conseiller général du canton de Sarzeau attendent l'arrivée du Général. Joseph Couédel, maire d'Arzon, salue le général à sa descente de bateau et lui présente les membres du conseil municipal, ainsi que les quelques personnes se trouvant sur la jetée.*

*Le cortège officiel se fraie avec peine un passage vers l'estrade dressée au carrefour des quatre*

*chemins menant à Port Navalo, à la plage, au phare et au port. Là, le général signe le livre d'or de la commune et entend l'allocution du maire... »*

Témoignage de Joseph Couédel, ancien maire d'Arzon.

Ensuite un poème en l'honneur du général fut récité par une jeune fille d'Arzon dont le père avait servi dans les FFL.

*« Vous venez de voir Sainte Anne...Le jour de son grand pardon...De là sa puissance plane...Sur tout le pays breton...Au temps de la triste guerre...Qui mettait en deuil les cœurs...Elle exauçait nos prières...Et nous a rendu vainqueurs...Nous savons la part immense...Que vous avez prise ici... Nous vous crions ; merci... ».*

Tout ceci terminé, le général de Gaulle poursuivit sa route et s'arrêta à Sarzeau pour recevoir les mêmes hommages. Il y restera à peine une heure, pour ensuite aller à Plumelec.

### **Un bilan humain dramatique.**

Si pour Rhuys comme pour la France, cette guerre fut moins meurtrière que la précédente, le bilan humain s'avéra dramatique pour de nombreuses familles de la presqu'île. Cinquante tués au combat pour Sarzeau, trois à St Armel, un au Tour Du Parc, vingt et un à St Gildas et vingt-sept à Arzon dont une douzaine périés en mer et plusieurs autres en Italie, Allemagne, Tunisie, Algérie (Mers El Kébir). On retiendra aussi, bien que n'appartenant pas aux FFL, le nom de Joachim Paul Marie Guezel de Sarzeau, qui le 3 juillet 1940 fût tué sur le « Bretagne » lors du conflit de Mers El Kébir, il est l'un des 991 marins qui périrent ce jour-là à bord du cuirassé. Son nom n'est pas sur le monument aux morts de Sarzeau, mais sur celui de l'île de Batz. Jean Priellec de St Gildas périt aussi à Mers El Kébir.

Le moindre des villages ou hameaux de Rhuys furent touchés ; ainsi de diverses façons, pendant et par suite du conflit, Penvins perdit plusieurs de ses habitants. Albert Conan, en début de conflit, Eugène Merlet, en mai 40 ; Albert Rio en juin 42 ; Joseph Bertho en juin 1943 ; Jean-Marie Tatard son épouse et son fils de neuf ans en mer le 28 juillet 44, Denise et Joseph Le Baron en août 44 ; Henri-Joseph Cavalin le 31 août 45 ; Roger Gougand en mars 45 ; et suite au conflit, Joseph Le Goussard en juin 45 et Raymond Le Boulicaut en juin 46.